

Communiqué

A publication of SF Canada/Un publication de SF Canada

www.sfcana.ca

No. 35

Summer 2003 été

IN THIS
ISSUE/DANS CE
NUMÉRO

Cycles of Life,
Death, and the
Marketplace

La vie, la mort et
le marché

e-Publishing Nuts
and Bolts

Un avant tout
pratique de
l'édition

The Man in Black

L'homme en noir

Monica Hughes
1925-2003

Ken Basarke
1948-2003

SF Event Calendar

Calendrier des
événements SF

Sunburst Award
Shortlist

Flatworms,
Chomsky and Alien
Sex

Non-Fiction Book
Recommendations

Summer Reading
List

Member Profile/Nos membres se présentent The Worlds of Celu

Les Univers de Celu

BY MARK ANTHONY BRENNAN

For Celu Amberston the regular, day-to-day world is, from a visual standpoint, blurry and indistinct. This is because she was born with congenital cataracts, rendering her legally blind. And yet her speculative fiction writing is highly evocative, conjuring up compelling images of strange other worlds. So what is the source for this wildly imaginative vision?

Dreams, according to Celu.

"They're part night dreams, part daydreams," she explains. "I go into an altered state. I experience things – sometimes very viscerally."

Although she has had these altered-state experiences for most of her life, Celu didn't initially translate them to the printed page. "I never thought about

writing that much as I was growing up. I always *told* stories. It was verbal. I don't see words much, so verbal is more natural."

Celu is of Scottish/Irish ancestry (as evidenced by the celtic music CD's you find on her shelf), but also has a Metis background. She agrees that the oral storytelling tradition comes from her native roots. "But it is also from my Celtic side. It's the bardic tradition."

Although Celu is now living in Courtenay, she has moved extensively throughout Canada and the U.S. She spent time in the Arctic, working as a health education professional for several native organizations.

PAR MARK ANTHONY BRENNAN
TRADUCTION: M. D. BENOIT

Le monde autour de Celu Amberston est flou, indistinct. Elle souffre de cataractes congénitales, ce qui la rend légalement aveugle. Pourtant sa fiction spéculative est hautement évocatrice; elle éveille des images irrésistibles venant de mondes étranges. Quelle est donc la source de cette vision

si pleine d'imagination? Selon Celu, ce sont ses rêves.

"Ils sont en partie des rêves nocturnes, mais aussi des rêveries," explique-t-elle. "Je tombe dans un état singulier. Je ressens des choses – quelquefois de façon tout à fait viscérale."

Même si elle a presque toujours éprouvé ces états d'esprit, Celu ne

les a pas tout de suite transférés sur papier. "Avant de devenir adulte, je n'ai jamais vraiment pensé à écrire. J'ai toujours raconté mes histoires. Tout était verbal. Je ne vois pas très bien les mots, donc parler est plus naturel pour moi."

Celu est d'ascendance écossaise et irlandaise (comme on peut le voir d'après sa collection de musique celtique) mais elle a aussi des antécédents métis. Elle admet que la tradition du conte oral vient de ses racines autochtones. "Mais elle vient aussi de mon côté celtique. C'est la tradition du barde."

Quoique Celu vive maintenant à Courtenay, elle a vécu à bien des endroits à travers le Canada et les



In Focus Magazine

Communiqué

No. 35 Summer 2003 été

Editors/Co-Rédactrices

Celu Amberston, Elaine Chen

Contributors/Collaborateurs

M. D. Benoit, Mark Anthony Brennan, Mici Gold, Matt Hughes, Paula Johanson, Doug Smith

Translators/Traducteurs

M. D. Benoit, Daniel Sernine, Jean-Louis Trudel

SF Canada President/Président

Mark Shainblum
4702 Queen Mary Rd, #6 Montreal, QC H3W 1W8
(514) 737-6270
mark@angloman.com

Vice-President/Vice-président

Susan Mayse
tzum@illahie.com

Secretary-Treasurer/Secrétaire-trésorière

Annette Mocek
c/o The Merrill Collection of SF
239 College St, 3rd Floor Toronto, ON M5T 1R5
(416) 393-7748
amocek@tpl.toronto.on.ca

Administrative Assistant/Adjointe administrative

Ed Willett
303-2333 Scarth St, Regina, SK S4P 2J8
ewillett@sasktel.net
Fax no./Numéro de fax: (306) 565-2996

EDITORIAL ADDRESS/ADRESSE DE LA RÉDACTION:

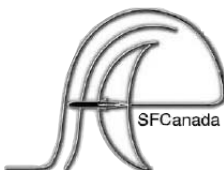
Communiqué c/o Celu Amberston
106-355 Anderton Ave, Courtenay BC V9N 2G9
(250) 898-8339
celu@uniserve.com

MAILING ADDRESS/ADRESSE POSTALE:

SF Canada c/o Ed Willett
303-2333 Scarth St, Regina, SK S4P 2J8
ewillett@sasktel.net
Fax no./Numéro de fax: (306) 565-2996

Communiqué is published by SF Canada. All credited material contained herein is copyright 2003 by the author of the piece; any other material is copyright 2003 by SF Canada. The electronic version of Communiqué may be printed out for personal use only. Reproduction or electronic distribution of the articles is with permission of the author only. Printed in Canada. Membership: \$25. Subscription: \$10. To join, send name, house and computer addresses, phone number, and details of qualifying publication. To subscribe (hardcopy), just send name, address, and fee. Sample issue for SASE.

Communiqué est publié par SF Canada. Les droits des articles signés appartiennent aux auteurs; le reste du numéro appartient à SF Canada. Copyright 2003. La version électronique de Communiqué ne doit être imprimée que pour votre utilisation personnelle. La reproduction ou la distribution électronique des articles n'est possible qu'avec la permission de l'auteur. Produit au Canada. Cotisation: 25\$. Abonnement: 10\$. Pour devenir membre, envoyez-nous vos nom, adresses physique et électronique, numéro de téléphone (domicile et travail), numéro de fax et URL sur la Toile, langage de correspondance désiré et, si vous êtes un nouveau membre, une liste de vos publications remplissant les critères d'éligibilité. Pour s'abonner (copie papier), envoyez vos nom, adresse, adresse électronique et le montant nécessaire. Pour obtenir un exemplaire échantillon, envoyez une lettre timbrée pré-adressée.



Cycles of Life, Death, and the Marketplace

BY CELU AMBERSTON

Some time ago Derryl posted on the list info about his SF research project. If I remember correctly, he chose to do his paper on space opera. The topic has made me wonder why no one ever talks about "magic opera." Magic opera? Well, why not. I've never heard the term used before, but I know from my reading that fantasy has the equivalent of soap opera-like dramas too. Robin Hobb's Magic Ship series, Robert Jordan's Wheel of Time series, Terry Goodkind, George R. R. Martin, and others, all have books that I would classify as magic opera.

In my personal definition a magic opera traces the dramatic loves and adventures of a group of characters, often through the narratives of several fantasy novels. Like TV soaps, the action flicks back and forth from one character's POV to another. Sometimes the author allows the reader to follow the antagonists' adventures as well as the protagonists as a way of

building tension.

When done well, I enjoy both space and magic opera. It is an opportunity for the author to enhance character development to a high art. After following both protagonist and antagonist through many adventures and several books, the reader can get to know the characters intimately. Both the characters' strengths and weaknesses are revealed, as well as the net of personal relationships and the past history of the group. Unfortunately for the dedicated reader, it isn't always done well. More often than not, an author's first book or three is well done, then the story wanes in quality as the creative juices sour.

As the demand for the series increases, what usually happens is that we find these dictionary thick monstrosities having about a hundred pages of new plot line, and the other five to six hundred pages are given over to bad dialogue,

CONTINUED ON PAGE 3

La vie, la mort et le marché

PAR CELU AMBERSTON

TRADUCTION : DANIEL SERLINE

Il y a quelque temps, Derryl Murphy, sur la liste SF Canada, a parlé de son projet de recherche en science-fiction. Si je me rappelle bien, il a choisi de rédiger un article sur le *space opera*. Je me suis demandé pourquoi on ne parle jamais de *magic opera*. "Opéra magique"? Eh bien, pourquoi pas? Je n'ai jamais vu cette expression, mais je sais de par mes lectures que la *fantasy* a elle aussi ses mélodrames semblables aux romans-savons. La série "Magic Ship" de Robin Hobb, la série "Wheel of Time" de Robert Jordan, sans compter Terry Goodkind, George R. R. Martin et d'autres, qui ont tous publié des livres que j'étiquetterais "opéra magique".

Dans mon dictionnaire personnel, l'opéra magique, en *fantasy*, narre les aventures et les amours dramatiques d'un ensemble de personnages, souvent au fil de plusieurs romans. Comme dans les feuilletons télévisés, le récit alterne entre les points de vue des divers personnages. À l'occasion, l'auteur permet aux lecteurs

de suivre les aventures des adversaires autant que des protagonistes, pour faire croître la tension dramatique.

Lorsqu'ils sont bien faits, j'aime le *space opera* autant que le *magic opera*. C'est une occasion pour l'auteur de raffiner le développement des personnages. En suivant antagonistes et protagonistes au fil de maintes aventures et de plusieurs livres, les lecteurs en viennent à connaître intimement les personnages : leurs forces et leurs faiblesses, le réseau de leurs relations personnelles et l'histoire du groupe. Malheureusement pour qui prend ses lectures au sérieux, ce n'est pas toujours bien écrit. Plus souvent qu'autrement, les deux ou trois premiers livres sont bien faits, puis la qualité décroît à mesure que l'essence créative surit.

À mesure que croît la demande des amateurs, vient un moment où ces monstrosités de l'épaisseur d'un dictionnaire ne comportent plus qu'une centaine de pages de nouvelle intrigue, et cinq ou six cents pages de mauvais dialogues, de

**How to Write
for the Theatre**
by Bernard
Grebanier
*Recommended
by Alison Sinclair*

I return regularly to his chapters on dialogue and characterization to remind me of the many techniques available for characterizing people (and cultures) in effective, unobtrusive ways.

Cycles of Life, Death, and the Marketplace

CONTINUED FROM PAGE 2

back-biting drivel and other forms of irritating filler.

If the operas have so many faults, why do they continue? The emotions invoked by all forms of the opera, are a powerful incentive for the fan to keep on buying and reading. Many readers will put up with a lot just to know what is going to happen to a favorite character in the next installment. I find myself wanting to know how Jordan is going to end the Wheel of Time series, even though I gave up in disgust, and stopped buying and reading the books years ago.

I'm not sure who is to blame for this type of betrayal. Is it the author or the publisher who like the big money coming in and want to milk the sacred cow for all it's worth? Or is it the book critics who dishonestly claim that the latest in the author's series is the greatest yet, and thus encourages the reader to buy another flop? I have learned to my sorrow that the term "best seller" doesn't always mean it will be a great read.

I am not saying that all the authors who have reached the bestseller list don't deserve it. There are many who have worked hard to perfect their craft and have books that are a wonder and a joy to read, but for the author who is tempted into prolonging a series past the third or fourth book, please consider other options.

A story, like any living creation has a birth, a life, and an end. When it is over, it needs to die, and the author go on to some new creation. Prolonging a story's life, because the author can't let go, or the publisher has invested a sizable amount of money in the project, and is afraid to allow the author to try something new, is like keeping a brain dead accident victim alive for years hooked up to a battery of machines. The victim is technically alive, and friends and family may have a strong emotional investment in having the victim remain alive, but what price does the victim pay for this misguided loyalty?

Both authors and publishers alike need to let go of the fear and allow a story to reach its natural conclusion and die. And then, take from the ashes of that funeral pyre a new inspiration. A new story will be born, if the author can open him/herself to the ideas in the cosmos waiting to manifest under the author's hand. ☑

Co-editor Celu Amberston welcomes your comments.

La vie, la mort et le marché

SUITE DE LA PAGE 2

radotage et autres formes de remplissage exaspérant.

Si les "opéras" ont tant de défauts, pourquoi se poursuivent-ils? Les émotions auxquels ils font appel procurent aux fans un puissant incitatif à continuer d'acheter et de lire. Ces lecteurs sont prêts à endurer beaucoup de médiocrité, simplement pour savoir ce qui arrive à leur personnage préféré. Je me surprends à vouloir savoir comment Jordan terminera sa série "Wheel of Time" même si depuis des années si j'ai renoncé, dégoutée, à acheter et à lire ses livres.

Qui faut-il blâmer pour ce genre de trahison? Je n'en suis pas sûre. Sont-ce l'auteur ou l'éditeur, qui aiment voir affluer l'argent et sont prêts à traire jusqu'au bout la vache sacrée? Ou sont-ce les critiques qui prétendent, malhonnêtement, que le plus récent tome de la série est la meilleure œuvre de cet auteur à ce jour, incitant ainsi les lecteurs à acheter un autre navet? J'ai appris à grand regret que l'expression "best seller" n'est pas toujours synonyme de "grande lecture".

Je ne dis pas que tous les écrivains qui ont atteint la liste des best sellers ne le méritaient pas. Il y en a plusieurs qui ont travaillé fort pour parfaire leur art et ont signé des livres merveilleux, une joie pour les lecteurs. Mais les auteurs tentés d'étirer une série au-delà du troisième ou du quatrième livre devraient bien y réfléchir.

Une histoire, comme toute créature animée, a une naissance, une vie et une mort. Quand elle est terminée, il faut qu'elle meure, et que son auteur passe à autre chose. Prolonger la vie d'une histoire parce que l'écrivain n'arrive pas à décrocher ou que l'éditeur a beaucoup investi dans la série et craint que l'auteur essaie autre chose, c'est comme maintenir en vie un accidenté qui est cliniquement mort, en le gardant branché à des appareils durant des années. L'accidenté respire toujours, les amis et la famille peuvent sincèrement vouloir qu'il reste "en vie", mais à quel prix pour la victime de cet acharnement thérapeutique?

Auteurs et éditeurs, les uns comme les autres, doivent laisser aller, ils doivent permettre à une histoire d'atteindre sa conclusion naturelle et mourir. Puis cueillir une nouvelle inspiration dans les cendres ce bûcher funéraire. Une histoire neuve naîtra, si l'écrivain ou l'écrivaine parvient à s'ouvrir aux innombrables idées n'attendant que l'occasion de s'épanouir sous sa main. ☑

Celu Amberton, co-rédactrice, attend vos commentaires.

The Career Novelist

by Donald Maass
Recommended
by Joe Mahoney
and Matt Hughes

A must-read for any would-be novelist. Although published in 1996, it still seems relevant and informative. Basically it's the inside scoop on the publishing industry, written by a professional and successful editor, specifically for the aspiring novelist. Really good book about the business end of things.

By the same author:

Writing the Breakout Novel

Recommended
by Elaine Chen

Maass stresses that every novel, whether written by a beginner or a veteran, must push the envelope to get noticed in the publishing world. Scared the sh*t out of me (albeit in a good way).

e-Publishing Nuts and Bolts

BY M. D. BENOIT

Five hundred and forty-eight years ago, in 1455, Johannes Gutenberg completed the printing of his first book – a Bible – from a metal type press. It had taken him two years to do so. Another ninety-three years passed until a secular work was printed and made available to the public, thus starting a new era of learning by providing easy access to reading material to the general population.

Similarly, thirty-two years ago, in 1971, Project Gutenberg produced the first digital version of a printed work by digitalizing the United States Declaration of Independence. The first published electronic book on CD appeared less than ten years ago, in 1994. This was the real beginning of the e-book “movement”.

An electronic book, or e-book, is a book in computer file format that can be read on a desktop, Personal Digital Assistant (PDA), or proprietary handheld devices. Because an e-book is composed of 1's and 0's, it can contain words, pictures, music, and video, making it ideal for textbooks and children's books. Most e-books, however, especially fiction works, have similar content as a print book, mainly, words.

As compared to the development of the print book, e-publishing is in its infancy. It was born out of a need that print publishers could not meet: writers want to be published. According to an April 2000 *Wired News* interview with Melanie Rigney, editor of *Writers Digest* magazine, there were “24 million creative writers in the United States, less than 5% of whom are published.”

Starting a paper publishing company requires, among others, vast outlays of money, a lot of personnel, and business contacts. The high risk of failure is a major deterrent. Not so with e-publishing. An e-publisher can start with a minimum amount of investment. Just like small print presses, many independent e-publishers started out by publishing their own work, then broadened their scope to other people's work while some e-publishers have published only other people's works from the outset. All of them saw the opportunity to give writers more freedom to create or mix genres, thus broadening the types of acceptable prose.

Contrary to traditional publishers who take on authors based on past work, market, and forecasted profits, in e-publishing these factors are not as important; the set up costs and distribution costs can be minimal, the printing costs are nil. Many e-publishers eliminate distribution costs by selling

Un avant tout pratique de l'éditique

PAR M. D. BENOIT

Il y a cinq cent quarante-huit ans, en 1455, Johannes Gutenberg complétait l'impression de son premier livre – une bible – à partir d'un type de presse en métal. Cela lui avait pris deux ans. Un autre quatre-vingt treize ans se sont écoulés avant qu'un livre profane ne soit imprimé et qu'on en donne accès au public, annonçant ainsi le commencement d'une nouvelle ère de l'éducation, puisqu'on pouvait maintenant fournir facilement du matériel de lecture à toute la population.

D'une manière semblable, il y a trente-deux ans, en 1971, le Projet Gutenberg produisait la première version numérique d'une œuvre imprimée en numérisant la Déclaration d'indépendance des États-Unis. Le premier livre numérique sur disque compact est apparu il y a dix ans, en 1994, ce qui a démarré le “mouvement” du livre numérique.

Un livre numérique, qu'on appelle en anglais “e-book”, est un livre créé dans un format de fichier électronique que l'on peut lire au moyen d'un ordinateur de bureau, un ordinateur de poche, ou encore un lecteur numérique spécialisé. Étant donné qu'un livre numérique n'est composé que de 1 et de 0, il peut contenir des mots, des images, de la musique, ainsi que des images vidéo, ce qui le rend un médium idéal pour les textes scolaires et les livres pour enfants. Toutefois la plupart des œuvres, surtout les romans, contiennent tout simplement des mots.

Si on compare l'évolution du livre numérique au développement du livre imprimé, la publication assistée par ordinateur, ou éditique, en est à son enfance. L'éditique est née d'un besoin que les maisons d'édition sur papier ne pouvaient pas combler : les écrivains veulent être édités. Selon une entrevue en avril 2000 dans *Wired News* avec Melanie Rigney, éditrice de la revue *Writers Digest*, il y aurait “24 millions d'écrivains aux États-Unis, dont moins de 5% sont édités.”

Faire naître une maison d'édition pour livres sur papier exige, entre autres choses, de grands frais, beaucoup de personnel, et des relations de travail. Le risque d'échec élevé a un effet de dissuasion majeur. Ce n'est pas le cas pour l'éditique. Une éditeur en ligne peut démarrer sa compagnie avec un investissement mineur. Comme pour les petites maisons d'édition sur papier, plusieurs éditeurs en ligne ont commencé en publiant leurs propres œuvres, puis élargirent la portée de leur compagnie

Where is Everybody? Fifty Solutions to the Fermi Paradox

by Stephen Webb
Recommended by Dave Duncan

This follows closely in the footsteps of Peter D. Ward and Donald Brownlee's *Rare Earth* but it also breaks new ground and I consider it better written. In fact, I am in awe of Webb's ability to take a complex point in astronomy, biology, physics, and others and express it in concise, lucid prose. It is a pleasure to read, although the conclusions are depressing for those of us who make our living exploring extra-solar planets. At least it gives some tips on how to design a habitable world.

e-Publishing Nuts and Bolts

CONTINUED FROM PAGE 4

their e-books themselves on the Internet through their own websites.

e-publishing has also spawned another type of publishing: Print-on-Demand. Once the setup for the book is done, because the file is electronic, it allows the publisher to send the file to a printer who will print and bind a book in a matter of minutes. It's then easy to produce as little as one book per run. (For more information – including caveats – on POD, check out <http://www.sfw.org/beware/printondemand.html>).

In terms of market, at this time, e-publishing satisfies writers more than readers. According to Ed McCoyd, director of digital policy at the Association of American Publishers, in 2001 e-books made up less than 1% of the \$25 billion in annual sales in the U.S., although they have been increasing steadily since 2000. Approximately 500,000 e-books were sold in 2001, and McCoyd expected that amount to have doubled in 2002.

Hundreds of publishers, from independent e-publishers to the traditional print publishers come out with new e-books every month. There are now over 40,000 titles on the market, from the classics to the new authors.

e-publishers expect sale numbers to increase steadily because of one major reason: adult readers are used to paper, but kids today learn from the Internet, carry PDAs and cell phones. Many colleges and universities are switching to e-textbooks. Teens regularly download and pay on-line. They'll find reading the latest novel on their PDA or laptop as normal as breathing. ☑

In the next two articles on e-books, I will address e-publishing and e-tailing in more details, from the point of view of the author and the publisher, then I'll discuss the pros and cons, misconceptions, and the state of the business now.

Un avant tout pratique de l'édition

SUITE DE LA PAGE 4

en acceptant les oeuvres d'autres auteurs. D'autres éditeurs ont commencé par publier seulement les oeuvres d'auteurs autres qu'eux-mêmes. Tous, ils ont vu la possibilité d'offrir aux auteurs plus de flexibilité pour créer de nouveaux genres, ou de les mélanger, ce qui a eu pour effet d'augmenter le type de prose acceptable.

À l'opposé des éditeurs traditionnels, qui acceptent les auteurs selon leurs oeuvres précédentes, le marché, et le pronostic des profits, les éditeurs en ligne ne se préoccupent pas de ces facteurs; les frais d'organisation et de distribution sont souvent minimes, et les frais d'impression nuls. Beaucoup d'éditeurs en ligne éliminent les frais de distribution en vendant leurs livres numériques au moyen de l'internet et de leurs propres sites web.

L'édition a aussi engendré un autre genre de publication : l'impression sur demande. Une fois que le livre numérisé a été assemblé, puisque le fichier est électronique, l'éditeur peut alors envoyer le fichier à l'imprimeur qui peut imprimer et relier un livre en quelques minutes. Il est donc facile de produire un livre à la fois, ou selon la demande. (Pour plus de renseignements sur l'impression sur demande, incluant des avertissements, allez voir <http://www.sfw.org/beware/printondemand.html> – article en anglais seulement.)

En ce moment, au niveau du marché, l'édition satisfait plutôt les auteurs que les lecteurs. Selon

Ed McCoyd, directeur de la politique numérique pour l'Association des éditeurs américains, le livre numérique ne représentait que 1% des \$25 milliards de ventes annuelles aux États-Unis, même si ces ventes avaient progressivement augmenté depuis l'an 2000. Environ 500,000 livres numériques ont été vendus en 2001 et McCoyd s'attendait à ce que ce montant double en 2002. Des centaines d'éditeurs, de l'éditeur en ligne à l'éditeur traditionnel, publient de nouveaux livres numériques tous les mois. Il y a maintenant plus de 40,000 titres sur le marché, des classiques jusqu'aux nouveaux auteurs.

Les éditeurs en ligne s'attendent à ce que les ventes augmentent progressivement, pour une raison majeure: les lecteurs adultes sont habitués au papier, mais les enfants d'aujourd'hui sont habitués à l'internet, ont des ordinateurs de poche et des téléphones cellulaires. Plusieurs collèges et universités utilisent maintenant des livres numériques. Les adolescents téléchargent et payent en ligne de façon régulière. Lire leur roman de choix sur leur ordinateur de poche ou portatif sera aussi normal que respirer. ☑

Dans les deux prochains articles, je me pencherai sur l'édition et la vente au détail en ligne, du point de vue de l'auteur et de l'éditeur, puis je discuterai les pour et les contre, les idées fausses et l'état actuel des affaires en édition.

The 13th Element

by John Emsley
Recommended
by Aaron V.
Humphrey

“The biography of a chemical element” – in this case, phosphorus. Discovered by alchemists, who treasured it for its luminosity, it was misguidedly prescribed as a medicine until as late as the 20th century in spite of its toxicity. It was the backbone of the match industry, whose ups and downs Emsley covers, as well as nerve gas research, and the more recent controversy over phosphate detergents. And a few of the more interesting phosphorus-related murder cases. Never boring, tossing in a few chemical formulae but not going overboard, the book is not afraid to follow its topics as far away from phosphorus as it has to. I look forward to more “biographies” in the future.

The Worlds of Celu Les Univers de Celu

CONTINUED FROM PAGE 1

“It was a mixture of both worlds,” says Celu. “That’s why I could work with the community, designing educational material, because I knew both sides of the coin. In fact, I have written cross-cultural awareness workshop material. It was designed for those coming up from the south who were working for the native communities.”

Despite having a Bachelor’s degree in sociology and anthropology, and a Master’s degree in health education, the contracts for Celu started to dry up in the late 80’s due to government cutbacks. That is when Celu turned to writing.

“I was in Fort Smith,” she says, “taking a typing class, a business course. I had problems because I couldn’t see to read the lessons. So my instructor suggested using a dictaphone. I told her about this dream and she said, ‘Wow, that sounds absolutely fabulous. Why don’t you write it down? You know, dictate it into the machine.’ So that’s how I started writing my first novel – as an exercise in my typing class.”

But writing that first novel proved to be an ordeal. Celu was widowed and had three small children to raise.

“I was going home and putting the kids to bed, then dictating into this machine until about one in the morning. I’d get about three or four hours sleep, getting up at five, dictating for another two hours. I’d get the kids off to school and myself off to school, taking what I’d done the night before to class to be typed. It got so that other students became interested in this story that was coming out of my head, so the teacher used it as lessons for everybody. It was a really neat experience. It was one of the most powerful highs. I had a rough draft done in six weeks and I kept up that pace. I didn’t even feel tired, I was so inspired. It was such a creative urge. I’d had inspirational dreams before but never thought to write them down.”

That first novel, *Renewal: The Prophecy of Manu*, took some time to get published, however. First, the manuscript had to be sent down to Edmonton to be typed up in a professional manner. Then there was the problem of finding a publisher. The story was a native fantasy involving people living in the ocean off the west coast – an unconventional piece that mainstream publishers shied away from. Finally, after about four or five years, Celu came across a Nanaimo publisher of native works called Thetis Books. They liked the novel but it took another two or three years before the book was actually published by them.

“They changed staff,” sighs Celu, recalling the frustration, “changed location, everything. It was

SUITE DE LA PAGE 1

États-Unis, incluant quelque temps dans l’arctique, où elle a travaillé comme professionnelle de l’éducation pour plusieurs organismes autochtones.

“C’était un mélange de deux mondes,” dit Celu. “Je pouvais travailler avec la communauté, concevoir du matériel éducatif, parce que je connaissais les deux côtés de la médaille. En fait, j’ai préparé du matériel d’atelier pour un programme de sensibilisation multiculturel. Il était conçu pour les gens du sud qui venaient travailler pour les communautés autochtones.”

Malgré ses baccalauréats en sociologie et anthropologie et une maîtrise en éducation de la santé, les contrats pour Celu se sont taris à la fin des années ‘80 à causes des coupures gouvernementales. C’est à ce moment que Celu a commencé à écrire.

“J’étais à Fort Smith,” dit-elle, “et je prenais un cours de dactylographie, un cours commercial. J’avais des problèmes parce que je ne voyais pas assez bien pour lire les leçons. Mon professeur a donc suggéré que j’utilise un Dictaphone. Je lui ai raconté un de mes rêves et elle a dit :

‘Sensationnel, ça a l’air absolument fantastique. Pourquoi est-ce que tu ne l’écris pas? Tu sais, dicte-le à la machine.’ C’est ainsi que j’ai commencé à écrire mon premier roman : comme un exercice de dactylographie.”

Mais écrire ce premier roman s’est avéré une rude épreuve. Celu s’est retrouvée veuve avec trois jeunes enfants à élever.

“J’arrivais à la maison et couchais les enfants, puis je dictais à cette machine jusque à peu près une heure du matin. Je dormais trois ou quatre heures, me levais à cinq heures et dictais pendant un autre deux heures. J’envoyais les enfants à l’école, puis moi-même j’allais à mes cours, apportant ce que j’avais dicté le soir précédent en classe pour le taper. Après un certain temps, les autres étudiants se sont intéressés à cette histoire qui me sortait de la tête, et le professeur a décidé de l’utiliser comme leçon pour tout le monde. Ça a été une expérience très spéciale. Je planais complètement. En six semaines, j’avais une ébauche et après j’ai continué à cette allure. J’étais tellement inspirée que je ne me sentais même pas fatiguée. L’envie de créer me démangeait. J’avais eu des rêves qui m’avaient inspirée avant, mais je n’avais jamais pensé à les écrire.”

Ce premier roman, intitulé *Renewal: The Prophecy of Manu*, a pris du temps à être édité. Tout d’abord, le manuscrit a dû être envoyé à Edmonton pour être dactylographié de façon professionnelle. Puis, c’était le problème de trouver une maison d’édition. L’histoire en était une de

The Case for Mars

by Robert Zubrin
Recommended
by Holly Phillips

Zubrin was an engineer at Lockheed Martin, and co-inventor of the Mars Direct plan. Not exactly unbiased, but nevertheless a fascinating look at all the dumb ways people have considered going to Mars, and one way that might actually work.

The Worlds of Celu Les Univers de Celu

CONTINUED FROM PAGE 6

awful.”

Since then Celu has had another novel, *Renewal: Teoni's Giveaway*, published and she now devotes her time to being a full-time writer. With her boys all being grown up (Celu is now a grandmother), she is free to select places to live that suit her needs. About a year ago she moved to Courtenay. She was attracted to the Comox Valley because it is a nice compromise.

“It has interesting things going on, but it is not a big city. I really like the music. I’ve made connections with a few musicians. The music in the Comox Valley is unique.”

Although she is still checking out the various services that are available for disabled persons, Celu already takes full advantage of the swimming programs at the Aquatic Centre, which are superb in her estimation. However, she still finds it difficult as a relative newcomer.

“It’s difficult for a new person to get around and see what’s available. There is a definite need for a directory of some kind.”

Given that she is legally blind, living independently and being a writer has proven to be difficult. Difficult, but not impossible – thanks to technology.

“I didn’t have a computer at first. Then my brother was doing an upgrade and he gave me his old computer. That’s how I got back into writing.”

And PC software has improved over the years. Celu now uses Window Eyes – a program that uses a mechanical “voice” to read aloud what is on the computer screen.

Although Celu uses modern technology as a tool for her writing, the inspiration for her fiction still comes from that most ancient of sources – her dreams. She doesn’t just sit down and think up her ideas. Rather her story ideas come from these altered-state experiences.

“I don’t consciously control it,” Celu explains, “they just sort of come. But once they’ve started I can sort of trigger it, to go back into a story where I want to. I can’t fit it in all in one day.” She shrugs. “And it kind of goes on until it’s finished.”

“Sometimes they start at night, then continue on in day time. They can overtake reality. Reality can become a shadow world until the story is complete.”

These experiences can eventually provide Celu with a complete story. But other times they are fragments consisting of very powerful scenes. Then Celu has to flesh out the story in her waking moments, or in what she calls “mundane reality”.

“I wish I could automatically write down what

SUITE DE LA PAGE 6

fantaisie autochtone, avec des personnages qui vivent dans l’océan près de la côte ouest – un ouvrage non traditionnel qui tendait à effaroucher les éditeurs du courant dominant. Finalement, après quatre ou cinq ans, Celu est tombée sur Thetis Books, une maison d’édition de Nanaimo qui publiait des œuvres autochtones. Le roman leur plut, mais cela a pris un autre deux ou trois ans avant que le livre ne soit publié.

“Ils ont changé de personnel,” soupire Celu en se rappelant sa frustration, “ils ont changé d’emplacement, tout. C’était affreux.”

Depuis lors, un autre des romans de Celu, *Renewal: Teoni's Giveaway*, a été publié et elle se voue maintenant à l’écriture à temps complet. Ses fils étant adultes (Celu est maintenant grand-mère), elle est libre de choisir un endroit pour vivre qui convient à ses besoins. Il y a à peu près un an, elle est déménagée à Courtenay. La vallée de Comox l’attirait, parce que c’est un bon compromis.

“Tout plein de choses intéressantes s’y passent, mais ce n’est pas une grande ville. J’adore la musique locale. Je suis en contact avec quelques musiciens ici. La musique de la vallée de Comox est hors série.”

Même si elle n’a pas encore découvert tous les services disponibles pour les personnes ayant un handicap, Celu profite pleinement des programmes de natation du centre aquatique, qui, d’après elle, sont superbes. Comme nouvelle venue, elle trouve cependant cela difficile.

“C’est difficile pour une nouvelle de découvrir ce qu’il y a de disponible. Il faudrait définitivement un annuaire ou quelque chose de semblable.”

Étant donné qu’elle est légalement aveugle, vivre indépendamment et être écrivain s’est avéré difficile. Difficile, mais non impossible, grâce à la technologie.

“Au début je n’avais pas d’ordinateur. Puis mon frère a mis à jour son système informatique et m’a donné son vieil ordinateur. C’est ainsi que j’ai recommencé à écrire.”

Et le logiciel d’ordinateur s’est amélioré avec les ans. Celu utilise maintenant Window-Eyes, un logiciel qui utilise une “voix” mécanique pour lire tout haut ce qui apparaît sur l’écran de l’ordinateur.

Même si Celu utilise la technologie moderne pour écrire, l’inspiration pour ses romans vient toujours de cette source des plus anciennes – ses rêves. Elle ne fait pas que s’asseoir et concevoir des idées. Ses idées d’histoires viennent plutôt de ces états singulier qu’elle éprouve.

“Je ne les contrôle pas consciemment,” explique-

Writing With Power

by Peter Elbow
Recommended
by Alison Sinclair

Although the emphasis is not primarily fiction, much less F&SF, part V contains 4 chapters on feedback that would be particularly useful to anyone directing or attending a workshop, or working in relative isolation; it covers how to get useful feedback from people who are not experienced in critiques.

The Worlds of Celu Les Univers de Celu

CONTINUED FROM PAGE 7

I'm experiencing at the time," says Celu with a laugh, "because sometimes the whole phrases of dialogue are much better than what actually comes out later when I try to totally manifest it in this world."

"It's an interesting thing," Celu muses, "because other people in my family have these experiences. It's genetic. Two of the boys have this same ability to experience these stories coming out – so clearly that it can overshadow reality."

Wherever it comes from, Celu's writing is vivid and lively. Given that she can barely see the world in which we live in, her imagery is remarkably strong. "It's very visceral. I use a lot of non-visual description. When I'm describing something visual it is from the words of others. I describe a character as having an angry look," she shrugs, "but I don't know what an angry look looks like."

Celu is a member of SF Canada, the association of professional speculative fiction writers. However, she finds it difficult to break back into publishing after an absence of nearly ten years. Finding a niche for her writing was never easy, but now the industry has tightened up considerably.

Celu is currently working on a fantasy novel, and also a series that is more sci-fi in nature. It deals with a group of humans who find themselves stranded on a far-distant planet. They have to learn to adapt to the ways of the indigenous "people" of the planet.

"Superficially, it's a traditional sci-fi story, but it deals delves into deeper issues. It is the humans in this story who are actually the aliens. *They* are the ones that have to adapt to the ways of the native culture. They have to function without those things – technology and so on – that make them superior. Their use of those things is limited."

Being of native heritage and having spent many years living within native communities, Celu is keenly aware of the issues involved when two divergent cultures come together.

"We assume that we are at the top of the food chain because we have technology," says Celu. "But from a native perspective, we are not separate from other forms of life – we are part of the circle of life. If our technology is stripped away, if those things that make us think we are superior are taken away, then what does it mean to be human? Those are the issues in this story. What does it mean to become a part of another's culture? Do you remain human?"

It is not surprising that Celu would tackle this issue of different worlds coming together. After all, she lives her life both in the regular, day-to-day

SUITE DE LA PAGE 7

t-elle, "ils apparaissent tout d'un coup. Mais une fois qu'ils ont commencé, je peux les déclencher, retourner dans une histoire à l'endroit où je désire. Je ne peux pas tout intégrer dans une journée. "Elle hausse les épaules." Et ça continue jusqu'à ce que ça soit terminé.

"Quelquefois, ils commencent la nuit, puis se continuent pendant le jour. Ils peuvent dépasser la réalité. Le monde réel peut devenir un monde d'ombres jusqu'à ce que l'histoire soit complète."

Ces expériences peuvent à la longue donner à Celu une histoire en entier. Mais à d'autres moments, elles ne sont que des bribes qui ne consistent que de scènes puissantes. Alors Celu doit étoffer l'histoire pendant ses moments éveillés, ou ce qu'elle appelle la "réalité ordinaire".

"J'aimerais tant écrire automatiquement ce que je ressens durant ce temps," dit Celu en riant, "parce que quelquefois les phrases entières de dialogue sont de beaucoup meilleures que ce qui sort plus tard quand j'essaye de les manifester dans ce monde-ci.

"C'est une chose intéressante," médite Celu, "parce que d'autres personnes de ma famille ont ces expériences. Deux de mes garçons ont cette même aptitude à éprouver ces histoires qui sortent d'eux – de façon si claire qu'elles obscurcissent la réalité."

D'où qu'elle provienne, l'écriture de Celu est frappante et animée. Étant donné qu'elle peut à peine voir le monde dans lequel nous vivons, ses images sont remarquablement intenses. "C'est très viscéral. J'utilise beaucoup de descriptions non figuratives. Lorsque je décris quelque chose, c'est d'après les mots des autres. Je décris un personnage ayant un regard fâché," dit-elle en haussant les épaules, "mais je ne sais pas ce qu'un regard fâché a l'air."

Celu est membre de SF Canada, l'organisation canadienne d'écrivains professionnels de fiction spéculative. Elle trouve quand même qu'il est difficile de percer à nouveau après une absence de près de dix ans. Cela n'a jamais été facile de trouver un créneau pour ses oeuvres, mais maintenant le marché est plus serré.

Celu travaille présentement à un roman fantastique, ainsi qu'à une série de récits de nature plutôt science-fiction. Elle traite d'un groupe d'humains qui se retrouvent en rade sur une planète lointaine. Ils doivent apprendre à s'adapter aux us et coutumes des autochtones de la planète.

"Superficiellement, c'est une histoire de science-fiction traditionnelle, mais elle plonge dans des problèmes plus profonds. Ce sont les humains dans

Biomimicry

by Janine M.

Benyus

Recommended

by Nina


Munteanu

Provides some incredible alternatives to conventional use of science in agriculture, manufacturing, energy production and medicine. Biomimicry offers countless examples of how we may revolutionize our products, our processes and the way we live our lives in the future. It's future at its best and a great read.

The Worlds of Celu Les Univers de Celu

CONTINUED FROM PAGE 8

world, and in the alternate world of her dreams. She truly does know “both sides of the coin”. And she likes to use the stories that she draws from that dream world to encourage her readers to look beyond this, the “mundane reality”.

“I like to challenge the way we look at the world. People should look from a different perspective.” 

Celu Amberston is a speculative fiction writer residing in Courtenay. She has published two fiction novels, Renewal: The Prophecy of Manu, and Renewal: Teoni's Giveaway, as well as several non-fiction books on women's issues, on rituals in sacred theatre, and on health education. She is the acquisition co-editor for SF Canada's in-house newsletter Communiqué, and was also a founding member of D.A.W.N. (the Disabled Women's Network).

This article originally ran in In Focus magazine.


SUITE DE LA PAGE 8

cette histoires qui sont les étrangers. Ce sont eux qui doivent s'adapter aux moeurs de la culture indigène. Ils doivent vivre sans ces choses – la technologie, par exemple – qui les rend supérieurs. L'utilisation de ces choses leur est limitée.”

Parce qu'elle a des antécédents indigènes et qu'elle a passé plusieurs années à vivre dans les communautés autochtones, Celu est profondément consciente des problèmes que deux cultures divergentes rencontrent lorsqu'elles se marient.

“Nous prenons pour acquis que nous sommes à la cime de la chaîne alimentaire parce que nous possédons la technologie,” dit Celu. “Mais d'une perspective indigène, nous ne sommes pas distincts des autres formes de vie; nous faisons partie du cercle de vie. Si on nous dépouille de notre technologie, si on nous enlève ces choses qui nous font penser que nous sommes supérieurs, alors, que veut dire être humain? Ceci est le sujet de ce récit. Être assimilé dans une autre culture, qu'est-ce que ça veut dire? Est-ce qu'on demeure humain?”

Il n'est pas surprenant que Celu s'attaque à ce problème du mariage de deux mondes. Après tout, elle réside autant dans le monde du quotidien que dans le monde singulier de ses rêves. Elle connaît vraiment les deux côtés de la médaille. Elle aime utiliser les histoires qu'elle puise dans ce monde de rêves pour encourager ses lecteurs à voir au delà de cette “réalité ordinaire”.

“J'aime mettre en question la façon dont nous apercevons le monde. Les gens devraient le regarder à partir d'une perspective différente.” 

Celu Amberston est un écrivain de fiction spéculative qui habite à Courtenay. Deux de ses romans ont été publiés : Renewal : The Prophecy of Manu , et Renewal : Teoni's Giveaway, ainsi que plusieurs œuvres sur les sujets reliés aux femmes, sur les rituels dans le théâtre sacré, et sur l'éducation de la santé. Elle est co-éditrice de revue pour Communiqué, le bulletin interne de SF Canada, et a aussi été un membre fondateur de D.A.W.N., le réseau pour les femmes ayant un handicap (Disabled Women's Network).

Cet article a été imprimé originellement en anglais dans la revue In Focus.

The Hero With the Thousand Faces

by Joseph Campbell
Recommended by Matt Hughes

Taught me a great deal about the intersection of myth and story.

The Man in Black L'homme en noir

BY MATT HUGHES

At the 2001 V-Con, I audited a panel discussion led by C.J. Cherryh on “The Man in Black,” the panelists’ shorthand for the minor character who suddenly seizes your story and sets it careering off in directions you never intended. The panel’s conclusion: The Man in Black is the authentic voice of your unconscious; it has a different story to tell and you’d better go along for the ride.

The discussion was interesting but did not match my experience. I had written 6.9 novels in happy partnership with my unconscious, each story unwinding from Chapter 1 to The End without drastic departures. Then came number nine, *Black Brillion*, another mostly comic fantasy set in the same far future milieu as *Fools Errant* and *Fool Me Twice*. About 30,000 words into the story there appeared a minor character, Guth Bandar the noö-naut. He was an explorer of the noösphere – the collective unconscious – referred to in the book as The Commons.

My hero was supposed to rub up against Bandar, learn a thing or two, then get back to the flow of the story. Instead, he became fascinated by the idea of meeting up with archetypes, as indeed did I. I ended up scrapping my roughed out romp of a plot and diverting entirely through this newlandscape. Along the way, the story became much less comical and veered over towards the mythic.

In my twenties I suffered from an infatuation with Joseph Campbell and Carl Jung, especially the former’s adaptation of the latter’s thoughts on comparative mythology. Apparently, I generated a Man in Black who lurked in my unconscious for nigh on thirty years, just waiting for the right story to seize. I was surprised to meet him, but I’m not sorry he showed up. He gave me a better book. ☑

PAR MATT HUGHES

TRADUCTION : JEAN-LOUIS TRUDEL

En 2001, au congrès V-Con, j’ai assisté à une table ronde animée par C. J. Cherryh sur le sujet de “L’homme en noir” – c’est ainsi que les panélistes appelaient le personnage secondaire qui s’empare d’une histoire en cours d’écriture et qui la propulse sur des chemins auxquels vous n’aviez jamais songés. La conclusion des panélistes: l’Homme en noir est la voix authentique de votre inconscient. Celui-ci a une autre histoire en tête et mieux vaut le laisser vous guider.

Malgré son intérêt, la discussion ne correspondait pas à mon expérience du moment. J’avais alors écrit 6,9 romans à l’unisson avec mon inconscient, chaque intrigue filant allègrement du premier chapitre au mot FIN sans beaucoup dévier de mon plan initial. Puis, j’ai abordé mon neuvième roman, *Black Brillion*, qui serait de nouveau de la fantasy comique et se déroulerait dans un lointain avenir, dans le même cadre que mes romans *Fools Errant* [Fous errants] et *Fool Me Twice* [Trompe-moi encore]. J’avais écrit 30 000 mots environ lorsqu’un personnage mineur a fait son apparition, Guth Bandar le noonaute. C’était un explorateur de la noosphère – l’inconscient collectif baptisé Les Communes dans le roman.

Mon héros était censé se frotter à Bandar, en retirer quelques leçons, puis renouer avec le fil de ses aventures. Au lieu de cela, il s’est laissé obnubiler par l’idée de rencontrer des archétypes, tout comme moi. J’en suis venu à jeter aux oubliettes mon ébauche première d’une intrigue pleine d’incidents picaresques pour la remplacer par un détour prolongé sur les terres des archétypes. Ce faisant, l’histoire est devenue nettement moins humoristique et a pris un tournant plus mythique.

Dans ma vingtaine, j’ai succombé aux séductions de Joseph Campbell et Carl Jung, en particulier sous la forme de l’adaptation par le premier des idées du second sur la mythologie comparée. On dirait que j’ai donné naissance à un Homme en noir qui hantait mon inconscient depuis presque trente ans, n’attendant que l’occasion de sauter sur l’histoire idoine. J’ai été surpris de le rencontrer, mais je ne regrette pas son intervention. Il m’a donné un meilleur livre. ☑

The Hidden Key to Harry Potter
by John Granger
Recommended
by Donna Farley

A new approach to the series that delves into the alchemical and philosophical background. Good basic explanations of alchemy, Platonism, and the symbolist approach to literature, plus a survey of some of the main Potter criticism. Erudite yet written with humour and generosity in a highly accessible style, sure to stir more controversy than any critic yet by placing Rowling in the Inklings tradition of Christian fantasy.

Monica Hughes 1925-2003

BY PAULA JOHANSON

Monica Hughes has been called “Canada’s finest writer of science fiction for children” by critic Sarah Ellis in *The Horn Book* magazine. Ellis goes on to say: “There is a gentleness to her books that is rare... The hairsbreadth escapes, the exotic flora and fauna,... the villains and the heroes all are enclosed in one overriding concern, subtle but ever present: the value of kindness. This theme seems rather a nonrobust one... But Monica Hughes manages to clothe the homey quality in flesh and blood ... to give it strength and resilience.”

Monica Hughes was born Monica Ince in Liverpool, England, on November 3, 1925. Her parents then both worked at the University of Liverpool, her father (E.L. Ince, a Welshman) in mathematics and her mother (Phyllis Ince, an Englishwoman) in biology. A few months after young Monica’s birth, her parents left Liverpool so that her father could take up a new position as head of the department of mathematics at the new University of Cairo in Egypt.

Young Monica’s first memories are of Egypt: their first house in Heliopolis, walks in the desert with the nanny for Monica and her younger sister, and seeing mirages of palm trees and buildings floating in the sky. Later they lived in an apartment in Cairo, with a spectacular view of the pyramids, which they visited on weekends. Her parents climbed the Great Pyramid for the view, while the girls played with bottle caps littered in the sand at its base. “So much for history,” sighed Hughes in the *Something about the Author* Autobiography Series, Volume II. She still remembers little lizards, birds of prey and the wind-blown sand; these and other memories became elements in her novels *Sandwriter* and *The Promise*.

The Ince family returned to England in 1931 so the girls could attend school in a suburb of London, England. Young Monica was pleased and excited by the exposure to music and a wider range of books, particularly Norse mythology and the works of E.O. Nesbit. For a while she wanted to be an archaeologist and Egyptologist, but seeing Boris Karloff in the film *The Mummy* gave her nightmares for weeks and put an end to that ambition.

When the Ince family moved to Edinburgh in 1936, young Monica found refuge from the plain, cold city and boring school in the nearby Carnegie library. Young Monica plunged into the dramas of 19th century writers, and the works of Jules Verne. All her small allowance went on hardcover blank books in which she would write exciting titles and “Chapter One.” Then she would sit and dream of

PAR PAULA JOHANSON
TRADUCTION : DANIEL SERNINE

Dans *The Horn Book Magazine*, l’auteure Sarah Ellis a dit de Monica Hughes qu’elle était “La meilleure écrivaine canadienne de science-fiction pour jeunes”. “Il y a une rare douceur dans ses livres”, ajoutait-elle. “Les évasions de justesse, la flore et la faune exotiques, les vilains et les héros, tout est englobé dans une préoccupation subtile et omniprésente : la valeur de la bonté. Ce thème peut sembler un peu faible, mais Hughes parvient donner chair et sang à cette qualité pantouflarde, de lui conférer de la force et de l’endurance.”

Monica Ince est née à Liverpool le 3 novembre 1925. À cette époque, ses parents travaillaient tous deux à l’Université de Liverpool. Son père (E. L. Ince, un Gallois) était en mathématiques et sa mère (Phyllis Ince, une Anglaise) en biologie. Quelques mois après la naissance de Monica, ses parents quittèrent Liverpool, son père ayant accepté le poste de chef du département de mathématiques à l’Université du Caire.

Parmi les plus anciens souvenirs égyptiens de la jeune Monica figurent leur première maison à Heliopolis, des promenades dans le désert avec sa gardienne et sa petite sœur, les mirages de palmiers et de maisons flottant dans le ciel. Plus tard ils vécurent dans un appartement au Caire, avec vue spectaculaire sur les pyramides, qu’ils visitaient les fins de semaine. Les parents Ince escaladaient la grande pyramide pour jouir du panorama, tandis que les fillettes jouaient avec des bouchons de bouteilles qui jonchaient le sable à leur pied. “Voilà pour l’Histoire”, soupirait Monica Hughes dans la collection d’autobiographies *Something about the Author* (volume II). Elle se rappelait de petits lézards, des oiseaux de proie et du sable soulevé par le vent; ces souvenirs et d’autres se sont retrouvés dans ses romans *Sandwriter* et *The Promise*.

La famille Ince est revenue en Angleterre en 1931 pour que les filles puissent aller à l’école en banlieue de Londres. La jeune Monica s’enthousiasma pour la musique et pour la vaste sélection de livres à laquelle elle avait désormais accès, en particulier la mythologie scandinave et l’œuvre de E. O. Nesbit. Elle voulut un certain temps devenir archéologue, mais la vue de Boris Karloff dans le film *The Mummy* lui donna des cauchemars et mit fin à cette ambition.

Lorsque la famille Ince déménagea à Édimbourg en 1936, la ville parut banale et froide à Monica, et son école ennuyeuse; elle trouva refuge à la bibliothèque Carnegie toute proche. Elle se plongea dans

The Meme Machine

by Susan Blackmore
Recommended
by Aaron V. Humphrey

An attempt to lay the groundwork for a science of "memetics", making predictions and offering better explanations for a number of phenomena using the theory of the meme. Blackmore makes good cases for memetic explanations for humanity's large brains, consciousness, and language. What's missing is, perhaps, any attempt to catalogue memes, but since there are so many it is perhaps a pointless pursuit. She does toss off a number of examples, but at least some attempt at systematic categorization would have been nice. But it's pretty mind-bending, and at its heart questions the nature of what we think, and who "we" are that do the thinking.

Monica Hughes 1925-2003

CONTINUED FROM PAGE 11

being a famous writer. That and a journal kept when she went on vacations was all the writing she did at that time.

When the war began in 1939, Monica and her sister were sent away to school, first to an isolated hunting lodge in Scotland. Her experiences her were later to become the core of her 1996 novel *The Seven Magpies*, in which several girls are sent away to school in an isolated hunting lodge in Scotland. Later the Ince girls were sent to a boarding school in Harrogate, not far from the Yorkshire moors where the Bronte sisters had lived. There she was encouraged to write fiction, as well as essays and compositions.

After her father died, Monica could no longer plan to go to Oxford; Edinburgh University was the best the family could afford. At age sixteen she began an honours mathematics degree, though the English lecturers were far more interesting to her. At eighteen, she volunteered for service in the Royal Navy, was sent down to London, and spent two years working with thousands of other WRENs on the secret project of breaking of the German code. Her experiences were later put to good use in *The Seven Magpies*, where the mother of the central character goes to London as a WREN working on a secret project in the War Effort. In London, young Monica spent every free moment she had in the gallery of the New Theatre watching ballet.

After the war, Monica transferred into meteorology, first in Scotland and then Belfast, where she was delighted to find food rationing a thing of the past. When she left the WRENs in 1946, she lived in Chelsea (London) with her mother and sister. For a few years she worked freelance as a dress designer, before taking a friend's advice and traveling to visit South Africa and Rhodesia (now called Zimbabwe). She lived and worked with that friend's sister and husband for two years, making first-run dresses for a local factory, and later working in a bank. Her journey to Africa and back stayed long in her memory, and her experiences filtered into many of the books she was later to write.

Living once again with her mother and sister in an unheated London apartment got her thinking about the sun. Australia seemed to be the place to emigrate, but the waiting list was three years long. Monica left for Canada instead, in April of 1952, intending to work her way across to the west coast and pick up a ship across the Pacific to Australia. Working in Ottawa, Ontario in the National Research Council, she began writing stories to combat the loneliness she felt. At a writing class at

SUITE DE LA PAGE 11

les œuvres dramatiques des auteurs du dix-neuvième siècle et les romans de Jules Verne. Elle dépensait son argent de poche à l'achat de cahiers reliés dans lesquels elle écrivait des titres passionnants et les mots "Chapitre un". Voilà tout ce qu'elle écrivit à l'époque, en plus d'un journal de vacances.

Au début de la Guerre en 1939, Monica et sa sœur furent envoyées en pension dans une auberge de chasse isolée, en Écosse. Cette expérience allait se retrouver au cœur de son roman *The Seven Magpies* (1996), dans lequel quelques filles sont exilées dans un pensionnat écossais reculé. Plus tard, les filles Ince furent envoyées à un pensionnat de Harrogate, non loin des landes du Yorkshire où les sœurs Bronte avaient vécu. On y encouragea Monica à écrire de la fiction ainsi que des essais et des compositions.

Après la mort de son père, Monica dut renoncer à fréquenter Oxford, sa famille pouvant tout au plus lui payer l'Université d'Édimbourg. À seize ans elle commença un cours de mathématiques, toutefois les professeurs d'anglais l'intéressaient bien davantage. À dix-huit ans, elle se porta volontaire pour servir dans la Royal Navy, fut envoyée à Londres et passa deux ans à travailler avec des milliers d'autres WRENs (auxiliaires féminines de la Marine britannique) sur le décryptage des codes allemands. Cette expérience aussi fut mise à profit dans *The Seven Magpies*, où la mère de l'héroïne travaille à un projet secret dans le cadre de l'effort de guerre. À Londres, la jeune Monica passait tous ses temps libres à assister aux séances de ballet, dans les galeries du New Theatre.

Après la Guerre, Monica fut transférée en météorologie, d'abord en Écosse, puis à Belfast, où elle se réjouit de la fin du rationnement alimentaire. Lorsqu'elle quitta les WRENs en 1946, elle alla vivre dans le quartier Chelsea de Londres, avec sa mère et sa sœur. Durant quelques années elle travailla à son compte comme dessinatrice de mode, avant de suivre les conseils d'une amie et d'aller voyager en Afrique du Sud et en Rhodésie (le Zimbabwe actuel). Durant deux ans elle habita et travailla avec la sœur et le mari de cette amie, fabriquant des robes dans une manufacture locale, puis travaillant dans une banque. Son voyage en Afrique allait lui rester longtemps en mémoire et ses expériences allaient transparaître dans plusieurs de ses livres à venir.

Le fait de vivre à nouveau avec sa mère et sa sœur dans un appartement non-chauffé de Londres la fit rêver de soleil. L'Australie semblait toute désignée, mais la liste d'attente pour y émigrer

The Describer's Dictionary

by David Grambs
Recommended
by Alison Sinclair

Another resource for language (I may be writing SF, but I'm writing in the English language, right?). On the left hand page are literary description, showing what can be done, and on the right, specialized terminology, showing what it's done with. Even if I can't use the nouns, I can still use the book as a reminder of how rich and specific language can be.

Monica Hughes 1925-2003

CONTINUED FROM PAGE 12

the YMCA she met a woman who became her best friend in Canada, and who introduced Monica to Glen Hughes, who became her husband in 1957.

The Hughes lived in Ontario, moving from Cornwall, to Toronto and London with Glen's work. Monica began writing again in the late evening and early morning, as well as caring for their four children. When their youngest was a week old in 1964, they moved to Edmonton, Alberta, driving on the new TransCanada Highway across the seemingly endless prairies – a trip that she remembered twelve years later when writing her novel *Earthdark*. This began a furiously creative time for Monica Hughes: she painted in oils, embroidered wall hangings, wove tapestries and wrote, but never sold a single short story, article or novel.

With the death of her mother and sister, and as her children grew older, Monica Hughes had few touchstones to her past memories. In 1971 she resolved to spend a year writing for four hours each day. She read armloads of books by the best writers for young people. After some unfruitful efforts, she was inspired by a Jacques Cousteau movie *The Silent World* to begin her novel *Crisis on Conshelf Ten*. In 1974 it was accepted by a British publisher, who asked for another story about the lead character.

Hughes had a natural writing style, which sustains all her novels. When writing her book *The Tomorrow City*, Hughes developed an awareness of two halves of her mind: the right brain (imaginative, holistic, in touch with one's dreams and subconscious) and the left brain (linear, logical, from which comes language, without which stories cannot be written). From this understanding came Hughes' ability to construct a story which would be of interest, make sense and mean something important to the reader.

Monica Hughes found story ideas everywhere. In 1974, she read a newspaper article about a boy condemned to an isolated life because of a faulty immune system. She kept the clipping in her IDEAS file for five years, read it at least ten times, and from her thoughts about isolation and loneliness came her novel *The Keeper of the Isis Light*, and two sequels. These were her most popular and celebrated works.

Along with her IDEAS file, Hughes kept copies of a series of personal essays written on the origin of most of her books. Many readers wrote to Hughes through her publisher or website, asking "Where do you get your ideas for your stories?" On her website, www.ecn.ab.ca/mhughes/, Hughes

SUITE DE LA PAGE 12

était longue de trois ans. Monica choisit plutôt le Canada, en avril 1952, avec l'intention de travailler tout en traversant le continent vers la côte Ouest et, de là, prendre un navire vers l'Australie. Alors qu'elle travaillait à Ottawa au Conseil national de la Recherche, elle commença à écrire des nouvelles inspirées par la solitude. À un atelier d'écriture au YMCA, elle fit la connaissance d'une femme qui devint sa meilleure amie canadienne, et qui lui présenta Glen Hughes, lequel allait devenir son mari en 1957.

Le couple Hughes vécut en Ontario, déménageant de Cornwall à Toronto, à London, suivant le travail de Glen. Monica se mit à écrire tôt le matin et tard le soir, tout en élevant leurs quatre enfants. Alors que leur plus jeune n'avait qu'une semaine, en 1964, les Hughes déménagèrent à Edmonton, roulant sur la route Transcanadienne toute neuve, à travers les Prairies apparemment sans fin – un voyage que Monica se remémora douze en plus tard en écrivant son roman *Earthdark*. À cette époque débuta pour Monica Hughes une période furieusement créative : elle peignait à l'huile, brodait, tissait des tapisseries et écrivait, mais ne vendit pas un seul article, nouvelle ou roman.

Avec la mort de sa mère et de sa sœur, et à mesure que vieillissaient ses enfants, Monica Hughes avait de moins en moins de contact avec son passé. En 1971 elle résolut de consacrer quatre heures par jour à l'écriture. Elle lut des piles de livres des meilleurs écrivains pour jeunes. Après quelques essais infructueux, elle fut inspirée par un film de Jacques Cousteau, *Le monde du silence*, et commença le roman *Crisis on Conshelf Ten (Alerte au plateau 10)*. En 1974 il fut accepté par un éditeur britannique, qui demanda une autre histoire avec le même personnage.

Monica Hughes avait un style naturel, qui ne se démentait pas d'un roman à l'autre. En écrivant *The Tomorrow City (Le cerveau de la ville)*, elle prit conscience des deux moitiés de son cerveau : l'hémisphère droit (imaginatif, holistique, lié aux rêves et au subconscient) et l'hémisphère gauche (linéaire, logique, centre du langage et sans lequel on ne peut écrire d'histoires). De cette prise de conscience est venue la capacité qu'avait Hughes de construire des histoires intéressantes, significantes et véhiculant quelque chose d'important pour le lecteur.

Monica Hughes trouvait ses idées partout. En 1974 elle lut un article au sujet d'un garçon condamné à vivre en isolation à cause de son système immunitaire déficient. Elle garda la découpe de

Northumbria in the Days of Bede

by Peter Hunter Blair
Recommended by Donna Farley

A model of clarity and readability in a specialized historical text. Published in 1976, this and Blair's other various works are still standard texts for the Anglo-Saxon today.

Monica Hughes 1925-2003

CONTINUED FROM PAGE 13

posted these essays describing the ideas, thoughts and analysis that were the origins of many of her novels. She was also generous with printed copies of these essays for readers, teachers and librarians with questions.

Monica Hughes wrote over thirty books for young people. Her works have been translated into over a dozen languages. Though she did eventually tour Australia and New Zealand in 1990 with her husband, she was firmly settled in Canada with her husband, grown children and grandchildren. In the early years of the new century, with new projects in hand, she fully intended to write as long as she possibly could; she did so until her death from a stroke on March 7, 2003 at age 77. ☑

SUITE DE LA PAGE 13

journal dans son dossier "Idées" durant cinq ans, le relut au moins dix fois; de ses réflexions sur l'isolement et la solitude vint son roman *The Keeper of the Isis Light* et ses deux suites, *The Guardian of Isis* et *The Isis Pedlar*, ses œuvres les plus célèbres et les plus populaires. (Ils viennent d'être traduits par Jean-Louis Trudel et d'être publiés dans la nouvelle collection Jeunesse Plus, de Médiaspaul, sous les titres *Le Phare d'Isis*, *Le Gardien d'Isis* [2002] et *Les visiteurs d'Isis* [2003]).

En plus de son dossier "Idées", Monica Hughes conservait une série d'essais qu'elle avait écrits sur l'origine de la plupart de ses livres. Bien des lecteurs lui écrivaient par le biais de son éditeur ou de son site Web, demandant "Où prenez-vous les idées pour vos histoires?". Sur son site www.ecn.ab.ca/mhughes/ (hélas pas mis à jour depuis plus de deux ans), l'écrivaine avait placé ces textes décrivant les idées, réflexions et analyses à l'origine de plusieurs de ses romans. Généreusement, elle donnait des copies imprimées de ces essais aux lecteurs, enseignants et bibliothécaires qui l'interrogeaient.

Monica Hughes a signé près de quarante livres pour jeunes. Ses œuvres ont été traduites dans plus d'une douzaine de langues. Bien qu'elle ait visité l'Australie et la Nouvelle-Zélande en 1990 avec son époux, elle était bien installée au Canada avec Glen Hughes, leurs enfants devenus adultes et leurs petits-enfants. Au début du siècle nouveau, avec en mains de nouveaux projets, elle avait la ferme intention d'écrire aussi longtemps qu'elle le pourrait. C'est ce qu'elle fit jusqu'à son décès des suites d'un accident cérébro-vasculaire, le 7 mars 2003, à l'âge de soixante-dix-sept ans. ☑

Secret Tibet
by Fosco Maraini
Recommended
by Elaine Chen

A fascinating account of Maraini's visits to Tibet during the 1930s and '40s – before the Chinese occupation. A record of a land and culture both picturesque and sublime. Well-written and well-translated.

Ken Basarke 1948-2003

BY DOUG SMITH

Ken Basarke, member of SF Canada since 2000, passed away on April 1, 2003, at the age of 54 after an eighteen-month struggle with esophageal cancer. Ken had published a number of short stories since the mid-nineties in print markets such as *Pulp Eternity*, *Parsec* and *Blue Food*, and in e-zines including *Writer Online*, *Jackhammer*, *Electric Wine*, *Storisende Verlag*, *Planet Relish*, and *Fantasy, Folklore & Fairytales*. He had also two unsold novels in at publishers.

Ken was born Kenwarjit Singh Basarke on October 16, 1948 in Delhi, India, the youngest child of six. His family emigrated to Montreal in 1954. Adjusting to their new country presented many challenges. Their neighbourhood had only three other families from India, and the strong communities of Indian culture that thrive now in Toronto and Montreal did not yet exist. Since there were no Sikh temples at that time, in order for the family to practise their faith, Ken's father rented halls and led the ceremonies himself.

In 1958, the family moved to Toronto near Lawrence and Avenue Road, where Ken attended Sir Sanford Fleming High School. As a young man, Ken loved reading, listening to music – Indian, classical, and rock – and working with his hands, especially on cars and motorcycles.

By the time the family moved to Don Mills in 1968 near York Mills and Don Mills Road, Ken was busy studying Computer Engineering at York University. While at York, he met Gisela Westermann, his future wife. Undaunted by the fact that Gisela lived in Kingston, Ken spent a lot of time driving the 401 on his motorcycle. While in University, Ken also had a short stint in the Canadian Military Reserve along with his brothers, Surjit and Inderjit.

In 1970, Ken graduated from York, and in July of the same year, he and Gisela were married. They settled in Toronto, where Gisela taught public school, and Ken joined Canadian General Electric. Ken left CGE in the mid-seventies, working at Imperial Oil in Don Mills and then Inglis before joining Ontario Hydro, where he found what became his favourite Indian restaurants nearby their University and College location.

Ken left Hydro in the mid-eighties to do some independent consulting and to focus on his dream of becoming a writer.

Ken was always an avid reader of science fiction and fantasy, with a collection of over 2,000 books at the time of his death. His family remembers his interest in writing beginning in University, and that

PAR DOUG SMITH
TRADUCTION : JEAN-LOUIS TRUDEL

Ken Basarke, un membre de l'association depuis 2000, est décédé le premier avril 2003, à l'âge de 54 ans après avoir lutté dix-huit mois contre un cancer de l'œsophage. Ken avait publié de nombreuses nouvelles depuis le milieu des années quatre-vingt-dix dans des publications telles *Pulp Eternity*, *Parsec* et *Blue Food*, ainsi que dans des e-zines dont *Writer Online*, *Jackhammer*, *Electric Wine*, *Storisende Verlag*, *Planet Relish* et *Fantasy, Folklore & Fairytales*. Il avait deux romans en lecture chez des éditeurs.

Ken était né Kenwarjit Singh Basarke le 16 octobre 1948, à Delhi en Inde, le benjamin d'une famille de six enfants. Sa famille avait émigré à Montréal en 1954. L'ajustement à ce nouveau pays présentait de nombreux défis. Le quartier ne comptait que trois autres familles originaires de l'Inde et les communautés culturelles indiennes qui s'épanouissent désormais à Toronto et à Montréal n'existaient pas encore. Comme il n'y avait pas de temples sikhs à l'époque, le père de Ken louait des salles et se chargeait lui-même des cérémonies afin que la famille puisse célébrer sa foi.

En 1958, la famille déménageait à Toronto près du coin de Lawrence et d'Avenue, où Ken fréquentait l'école secondaire Sir Sanford Fleming. Dans sa jeunesse, Ken aimait la lecture, la musique – indienne, classique, rock – et travailler de ses mains, en particulier sur des voitures et des motos.

Lorsque sa famille déménagea à Don Mills en 1968, près de l'intersection de York Mills et du chemin Don Mills, Ken avait débuté des études en génie informatique à l'Université York. C'est à York qu'il rencontra Gisela Westermann, sa future femme. Nullement découragé par le fait que Gisela habitait à Kingston, Ken fit de nombreuses fois l'aller-retour sur la 401 en moto. Durant son séjour à l'université, Ken appartenait un temps à la Réserve des Forces canadiennes, en compagnie de ses frères Surjit et Inderjit.

En 1970, Ken reçut son diplôme de York et, en juillet de la même année, il épousa Gisela. Ils s'établirent à Toronto, où Gisela enseigna à l'école publique et Ken fut embauché par Canadian General Electric. Il quitta CGE dans le courant des années soixante-dix, travailla pour Imperial Oil à Don Mills et pour Inglis avant d'être embauché par Ontario Hydro, où il découvrit ce qui allaient devenir ses restaurants indiens préférés non loin du siège social au coin de College et University.

Ken quitta Hydro au milieu des années quatre-vingt afin de travailler comme consultant à son

Genius: The Life and Science of Richard Feynman

by James Gleick
Recommended
by Phyllis Gotlieb
and Joe Mahoney

Even though the late Feynman published several autobiographies, Gleick's biography is worth reading as it describes his flamboyant life and personality in the context of his work.

By the same author:

Isaac Newton

Bestselling and critically acclaimed chronicle of Newton's life and work. Gleick's most recent book.

Ken Basarke 1948-2003

CONTINUED FROM PAGE 15

he began writing poetry shortly after graduating. Ken always had strong opinions and enjoyed debating current issues in high school and with family. He was a defender of the underdog, a recurring theme in much of his fiction.

Gisela retired from teaching in 1985, giving her and Ken more time together. They loved their house in Mississauga. When not writing, Ken would work on his Corvette and motorcycle, while Gisela practised crafts or busied herself decorating. The house also provided them plenty of opportunity for their shared passion of gardening.

I met Ken in 1996 after joining a Toronto writers group to which Ken belonged. Ken was prolific back then, writing short stories and novels in a range of genres. His writing packed a visceral punch delivered with a black sense of humour. We shared the same love of Zelazny and many other writers. I always valued his critiques as he'd find things that no one else had.

In late 1999, Gisela was diagnosed with a brain tumor. Ken took the news hard, but put Gisela first and kept his sense of humour. In January, after she had completed chemotherapy, he wrote that they were coping one day at a time and joked that he was "trying to plump her up but have succeeded in plumping myself up as well." He abandoned his writing almost entirely to care for Gisela. Yet he enthusiastically congratulated his friends on any sale they made and always encouraged me in my writing.

Through it all, he never lost sight of his dream. In the spring of 2000, he wrote that "I actually sat down and spent an hour writing yesterday, and it was wonderful, like scratching an itch I didn't know I had." He was always excited and surprised by any of his sales, never arrogant or condescending, communicating his success with email messages with subject lines like "Aiiiee-Carumba! A Sale!"

I remember a dinner with Ken and Gisela at WorldCon in Chicago in 2000, the last trip they would take together – Gisela gracious as ever despite her health, and Ken beside her like a guardian knight. He wrote me in January 2001 that "Her strength and courage are an inspiration to me. Man, did I luck out with marrying her."

But on September 7, 2001, Gisela was admitted again to hospital, and Ken wrote "I don't think that she will beat it this time...I am dealing more with keeping her happy than anything else," then apologized for not being able to provide some promised help on a writing project.

Gisela passed away on September 28, 2001. A

SUITE DE LA PAGE 15

compte et de se concentrer sur son rêve: devenir écrivain.

Ken avait toujours été un lecteur vorace de science-fiction et de fantastique. Sa collection comptait plus de 2 000 livres au moment de sa mort. Les siens se rappellent que son intérêt pour l'écriture avait pris corps à l'université et qu'il s'était mis à écrire de la poésie peu après la fin de ses études. Ken n'était jamais à court d'opinions tranchées et il aimait débattre de questions d'actualité à l'école secondaire et avec les siens. Il était toujours du bord de la veuve et de l'orphelin, un leitmotif de sa fiction.

Gisela prit sa retraite de l'enseignement en 1985, ce qui lui permit de passer plus de temps avec Ken. Ils étaient aux petits soins pour leur maison à Mississauga. Lorsqu'il n'écrivait pas, Ken travaillait sur sa moto et sur sa Corvette, tandis que Gisela s'adonnait à de l'artisanat ou s'occupait en décorant et redécorant les lieux. La maison leur permettait aussi de donner libre cours à leur passion commune pour le jardinage.

J'ai rencontré Ken en 1996 lorsque je me suis joint à un groupe d'écrivains de Toronto dont il faisait déjà partie. Ken était prolifique à cette époque, signant des nouvelles et des romans de styles variés. Son écriture se distinguait par son impact viscéral et son goût de l'humour noir. Nous partagions la même passion pour Zelazny et plusieurs autres écrivains. J'ai toujours apprécié ses critiques, car il remarquait des choses qui échappaient aux autres.

Fin 1999, les médecins découvrirent que Gisela souffrait d'une tumeur au cerveau. Ken fut naturellement affecté par la nouvelle, mais il fit passer Gisela en premier et conserva son sens de l'humour. En janvier, lorsqu'elle eut terminé un traitement de chimiothérapie, il m'avoua qu'ils vivaient au jour le jour, et il plaisanta qu'il s'efforçait de lui faire reprendre du poids, mais qu'il avait surtout réussi à prendre du poids lui-même. Il cessa presque complètement d'écrire pour s'occuper de Gisela. Néanmoins, il félicitait chaleureusement ses amis lorsqu'ils vendaient une nouvelle et il m'a toujours encouragé à écrire.

Malgré tout, il n'oublia jamais son rêve. Au cours du printemps 2000, il m'informa qu'il avait pris un plaisir immense à écrire la veille durant une heure entière, comme s'il satisfaisait un besoin dont il n'avait pas eu conscience. Il était toujours excité et surpris par ses propres ventes, jamais arrogant ou condescendant, nous apprenant ses succès au moyen de courriels intitulés, par exemple, "Aiiiee-Carumba! A Sale!"

Je me souviens d'un repas avec Ken et Gisela à

The Elegant Universe: Superstrings, Hidden Dimensions, and the Quest for the Ultimate Theory

by Brian Greene
Recommended by Peter Watts

A well-written overview of the latest advances in theoretical physics.

Ken Basarke 1948-2003

CONTINUED FROM PAGE 16

week later, Ken wrote “I should have let you know sooner but I just couldn’t face writing about it.”

But life wasn’t finished tossing him curves. Two months later, Ken was diagnosed with esophageal cancer. Surgery and chemotherapy followed, but still he kept his dream. He wrote in December, “I hope to be able to write next month unless the chemo proves it is tougher than me, which is quite possible since Gisela’s loss is still much in my mind.”

Still he kept his sense of humour, despite the effects of chemo. In January 2002, when a publisher said they would consider his novel with some changes, he wrote “[due to chemo] my mind is totally empty of plot and style, which should make for an interesting rewrite. I do hope to see you [soon], but only if I can be decent company and not a whiner.”

He rejoined our writing group in mid-2002, and it was fun to be reading new stuff from him again after the long break. He spent the year getting back into his writing and trying to put some weight back on. But in February 2003, as a result of a depressed immune system, he contracted shingles and a high fever. He wrote “I’m sorry to do this to you, but I’ve gone and gotten ill...I can’t write (no, not making any claims I ever could) and can’t attend any meetings for the next while.” He closed by saying “With luck we’ll get this under control quickly, but it could take some time.”

Fate gave him neither luck nor time. Ken died less than a month later on April 1.

Looking back over times together, I remember three things most clearly about Ken. The first was his constant enthusiasm and love for writing. He never let rejections get him down for long, but just kept focusing on his dream of being a writer and that first novel sale. Just talking about writing with Ken was like getting a battery recharge for my own writing. I also recall his kindness, for his wife and his friends. When my parents became seriously ill recently, despite his own illness, Ken was quick to welcome me to drop by for a chat and support when I was in that area. I regret now that I didn’t get to visit him as often as I would’ve liked.

Finally, I remember his self-effacing sense of humour. He passed away on April 1. April Fool’s Day. Somehow, I just know he would have got a chuckle out of that.

He’ll be missed.

•
Ken is survived by his three older brothers – Inderjit (Jack), Surjit, and Bir – and an older sister – Sheila – as well as several nieces, nephews, and

SUITE DE LA PAGE 16

la Worldcon de Chicago en 2000, leur dernier voyage ensemble. Malgré son état de santé, Gisela était aussi aimable qu’à l’habitude et Ken l’escortait tel un chevalier errant qui avait trouvé sa dame. Il m’écrivit en janvier 2001 qu’il était inspiré par son courage et sa force d’âme. Il se comptait infiniment chanceux de l’avoir épousée.

Cependant, le 7 septembre 2001, Gisela était de nouveau admise à l’hôpital et Ken m’écrivit qu’il ne croyait pas qu’elle serait en mesure de surmonter l’épreuve cette fois. Il essaierait avant tout de la reconforter. Puis, il me pria de l’excuser de ne pas pouvoir m’aider sur un projet d’écriture comme il avait promis de le faire.

Gisela est morte le 28 septembre 2001. La semaine suivante, Ken m’apprit la nouvelle. Il aurait voulu me le dire plus tôt, mais il était incapable de le mettre en mots.

Cependant, la vie n’avait pas fini de lui en faire voir. Deux mois plus tard, Ken apprenait qu’il souffrait d’un cancer de l’œsophage. Une opération suivit, puis un traitement de chimiothérapie, mais il n’abandonna pas son rêve. En décembre, il m’écrivit qu’il espérait reprendre l’écriture le mois suivant à moins que la chimio ne soit plus forte que lui, ce qu’il craignait car la disparition de Gisela occupait toujours ses pensées.

Il gardait le sens de l’humour, malgré les effets de la chimio. En janvier 2002, lorsqu’un éditeur lui répondit qu’il envisagerait d’acheter son roman moyennant certains changements, Ken admit qu’en raison de la chimio, il avait l’esprit complètement à sec d’idées pour le style ou l’intrigue, ce qui risquait de donner une révision unique en son genre. Il ajouta qu’il espérait me revoir sous peu, mais seulement s’il était d’humeur à ne pas m’ennuier de ses plaintes.

Il se joignit de nouveau à notre groupe d’écrivains dans le courant de l’année 2002 et nous avons lu avec plaisir sa prose après cette longue interruption. Il consacra l’année à se remettre à écrire et à reprendre du poids. En février 2003, toutefois, il contractait un zona et une fièvre aiguë en raison de l’affaiblissement de son système immunitaire. Il m’écrivit qu’il était désolé de nous faire ça, mais qu’il était tombé malade. Il était incapable d’écrire, ajoutait-il, non qu’il prétendait en avoir jamais été capable, et il lui serait impossible d’assister à nos réunions dans l’immédiat. Il conclut en disant qu’avec un peu de chance, il aurait le dessus, mais qu’il lui faudrait un peu de temps.

Le sort ne lui accorda ni cette chance ni le temps qu’il réclamait. Ken est mort moins d’un mois plus

Visions: How Science Will Revolutionize the 21st Century

by Michio Kaku
Recommended
by Nina Munteanu

A neat little visionary summary for the 21st century. Although a little dated now (it was written in 1997) I found it (and still do!) a good reference written in palatable lay language for scientific extrapolations (for speculative fiction). From the author of *Hyperspace* and cofounder of string field theory (and who will be at Westercon).

In Memoriam...Ken Basarke

CONTINUED FROM PAGE 17

their grandchildren. Sadly, another sister, Kulwant (Kay) passed away in early May after a long battle with ALS. Our condolences go out to the Basarke clan during this difficult period. ☞

En mémoire de Ken Basarke

SUITE DE LA PAGE 17

tard, le premier avril.

Quand je me rappelle les bons moments que nous avons partagés, je me souviens très nettement de trois choses. Tout d'abord, il y a l'enthousiasme et l'amour de Ken pour l'écriture. Il ne laissait pas les refus l'abattre longtemps et il se concentrait sur son rêve de devenir écrivain et de vendre son premier roman. Parler d'écriture avec Ken, c'était

comme recharger une batterie à plat quand j'étais en panne d'inspiration. Ensuite, je me souviens aussi de sa bonté, pour sa femme et ses amis. Quand mes parents sont tombés gravement malades, il y a peu, Ken m'a vite encouragé, malgré sa propre maladie, à le visiter pour un brin de conversation et de compagnie quand je serais dans le voisinage. Je regrette désormais de ne pas l'avoir visité aussi souvent que je l'aurais voulu.

Enfin, je me souviendrai de son sens de l'humour, tel qu'il ne se prenait jamais au sérieux. Il est décédé le premier avril. Jour des fous et du poisson d'avril. Je suis sûr qu'il aurait été le premier à en sourire.

Il nous manquera.

Ken laisse dans le deuil ses trois frères aînés – Inderjit (Jack), Surjit et Bir – ainsi qu'une sœur aînée – Sheila – et plusieurs nièces, neveux et leurs petits-enfants. Malheureusement, une autre sœur, Kulwant (Kay), est morte en mai après un long combat avec la sclérose latérale amyotrophique. Nos plus sincères condoléances à toute la famille Basarke pour ces pertes qui les affligent. ☞

SF Canada membership dues for 2003/2004 will be due on July 1 2003.

Dues are \$25 per address (i.e. two members at the same address need only pay \$25 total). Please contact Ed Willett if you have any questions.

Payment and membership inquiries can be sent to:

SF Canada c/o Ed Willett,
Administrative Assistant
303-2333 Scarth St
Regina, SK S4P 2J8
ewillett@sasktel.net

Le renouvellement des cotisations pour 2003/2004 est dû le 1er juillet 2003.

Les frais sont de 25\$ par adresse (deux membres résidant à la même adresse n'ont donc à payer que 25\$ au total). Veuillez contacter Ed Willett si vous avez des questions.

Toute demande de renseignements sur les cotisations et leur paiement peut être envoyée à:

SF Canada
a/s Ed Willett, Adjointe
administrative
303-2333 Scarth St
Regina, SK S4P 2J8
ewillett@sasktel.net

**Guns, Germs,
and Steel: The
Fates of Human
Societies**

by Jared
Diamond
*Recommended
by Mark A.
Rayner and
Sandra Kasturi*

A Pulitzer Prize-winning examination of 13,000 years of human civilization, from the perspective of a scientist. I thought it effectively demolished any racist theory of history I'd read, and endeavoured to explain why societies developed differently, depending on geography.

BY/PAR MICI GOLD

June**26-29 - Science Fiction Research
Association**

Annual conference. Guelph, ON, University of Guelph .
GoH: **Geoff Ryman**. Other author guests: **Candas Jane
Dorsey, Phyllis Gotlieb, Nalo Hopkinson, Robert J.
Sawyer, Karl Schroeder, Peter Watts**. For more info,
email Peter Brigg at pbrigg@uoguelph.ca or visit their
web site at www.sfra.org.

2003**juin****26-29 - Conférence annuelle de
l'Association pour la Recherche en Science-
fiction.**

Guelph, ON, Université de Guelph . Invité d'honneur:
Geoff Ryman. Autres écrivains invités: Candas Jane
Dorsey, Phyllis Gotlieb, Nalo Hopkinson, Robert J.
Sawyer, Karl Schroeder, Peter Watts. Pour information,
envoyez un courriel à Peter Brigg à pbrigg@uoguelph.ca
ou visitez leur site Web à www.sfra.org.

August**15-17 - Con-Version XX**

Calgary, AB. Westin Hotel. GoH: Terry Brooks;
Toastmaster: Esther Friesner; Canadian GoH: Charles de
Lint; Special Guest: Robert J. Sawyer. For more info,
visit their web site at: www.con-version.org.

2003**août****15-17 - Con-Version XX**

Calgary, AB. Hôtel Westin. Invité d'honneur: Terry
Brooks; Toastmaster: Esther Friesner; Invité d'honneur
canadien: Charles de Lint; Invité spécial: Robert J.
Sawyer. Pour information, visitez le site Web www.con-version.org.

**27 - Academic Conference on Canadian SF
& F**

Toronto, The Merril Collection of Science Fiction,
Speculation and Fantasy, 239 College Street. One day
academic conference held one day before TorCon3.
Cost: \$15. Further details to follow.

**27 - Conférence académique sur la SF et le
Fantastique canadiens**

Toronto, La Collection Merril de Science Fiction et de
Fantastique, 239 College Street. Conférence académique
d'un jour, tenue la veille de TorCon3. Coût: \$15. Détails
supplémentaires à venir.

28-Sept 1 - TorCon 3

Toronto, ON, Metro Convention Centre, North Building.
Hotels: Royal York (location of TorCon 2), Crown Plaza,
and Renaissance Toronto Hotel at Sky Dome. 61st World
Science Fiction Convention. GoHs: **George R. R.
Martin, Frank Kelly Freas**; Fan Goh: **Mike Glycer**;
Toastmaster: **Spider Robinson**. Membership:
(Attending) Present rate: Cdn\$250/US\$170. For more
info: write TorCon 3, P.O. Box 3, Station A, Toronto,
Ontario, Canada M5W 1A2; email info@torcon3.on.ca
or visit their web site at www.torcon3.on.ca.

28-Sept 1 - TorCon 3

Palais des congrès de Toronto (édifice Nord). Hôtels:
Royal York (site de TorCon 2), Crowne Plaza et
Renaissance Toronto Hotel au Sky Dome. 61ème
Convention mondiale de Science-fiction. Invités
d'honneur : **George R.R. Martin, Frank Kelly Freas**;
Invité d'honneur fanique: **Mike Glycer**; Animateur :
Spider Robinson. Inscription: (sur place)
250\$CAN/170\$US. Pour en savoir plus, écrivez à :
TorCon 3, P.O. Box 3, Station A, Toronto, Ontario,
Canada M5W 1A2; ou communiquez par courriel :
info@torcon3.on.ca ; ou visitez le site Web
www.torcon3.on.ca.

October**2003****octobre****30 - Nov 2 - 29th World Fantasy
Convention**

Washington, DC, Hyatt Regency Washington on Capitol
Hill, 400 New Jersey Avenue NW (202-737-1234; web
site). GoHs: **Brian Lumley, Jack Williamson**.
Publisher GoH: **W. Paul Ganley**; Artist GoH: **Allen
Kozowski**; MoC: **Douglas E. Winter**. Membership:
\$120 til 31 July; \$150 til 15 Oct 2003. To register, email
reg@worldfantasy2003.org. For more info, write World
Fantasy Convention, 7113 Wayne Dr., Annandale, Va
USA 22003-1734; email nfo@worldfantasy2003.org or
visit their web site www.worldfantasy2003.org.

**30- Nov 2 - 29th Convention mondiale du
Fantastique.**

Washington, DC, Hyatt Regency Washington sur Capitol
Hill, 400 New Jersey Avenue NW (202-737-1234; site
Web). Invités d'honneur: **Brian Lumley, Jack
Williamson**. Éditeur invité d'honneur: **W. Paul Ganley**;
Artiste invité d'honneur: **Allen Kozowski**; Maître de
cérémonie: **Douglas E. Winter**. Inscription: \$120
jusqu'au 31 juillet; \$150 jusqu'au 15 octobre 2003. Pour
s'inscrire, envoyer un courriel à
reg@worldfantasy2003.org. Pour informations
supplémentaires, écrire à World Fantasy Convention,
7113 Wayne Dr., Annandale, Va USA 22003-1734;
courriel: nfo@worldfantasy2003.org ou visiter le site
Web au www.worldfantasy2003.org

**Wonderful Life:
The Burgess
Shale and the
Nature of
History**

by Stephen Jay
Gould
*Recommended
by Celu
Amberston*

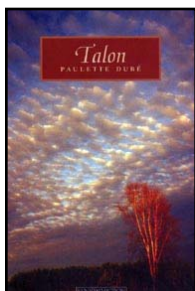
About life in the
Precambrian era.
I plan to use it as
inspiration for
exotic aliens in
my stories.

September**2-6 - Noreascon 4**

Boston, Massachusetts. Hynes Convention Centre.
Hotels: Sheraton Boston Hotel; Boston Marriott Copley
Place. 62nd World Science Fiction Convention. Gohs:
Terry Pratchett, William Tenn; Fan GoHs: **Jack Speer,
Peter Weston.** For more info, write: Noreascon
Four/MCFI, P.O. Box 1010, Framingham, MA USA
01701-1010; or fax: 627-776-3243; or email:
info@mcfi.org; or visit their web site at:
www.noreascon.org.

2004**septembre****2-6 - Noreascon 4**

Boston, Massachusetts. Centre des congrès Hynes.
Hôtels: Sheraton Boston Hotel; Boston Marriott Copley
Place. 62e Convention mondiale de Science-fiction.
Invités d'honneur: **Terry Pratchett, William Tenn;**
Invités d'honneur fanique: **Jack Speer, Peter Weston.**
Pour en savoir plus, écrivez à : Noreascon Four/MCFI,
P.O. Box 1010, Framingham, MA USA 01701-1010; ou
envoyez une télécopie : 627-776-3243; ou communiquez
par courriel : info@mcfi.org ; ou visitez le site Internet :
www.noreascon.org.

Sunburst Award Shortlist

Talon
Paulette Dubé
(NeWest 2002)

From the book
jacket:

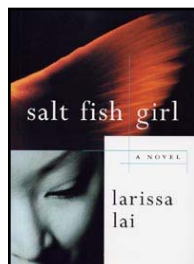
"Rubis Caillou
Morin is a
widow, mid-wife,
and faith healer
from Gaspé.
Before her
untimely death
in 1873 she
sends her young
son west — to
be safe and to
help her
brothers settle
new land. The
young Raoul
carries with him
a small red book
filled with his
mother's wisdom
and love, a book
that will shape
the future of
Rubis's family for
generations to
come..."



Skin Folk
Nalo
Hopkinson
(Time Warner
2001)

From the book
jacket:

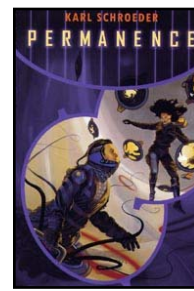
"*Skin Folk* is a
richly vibrant
collection of
short fiction that
ranges from
Trinidad to
Toronto, from
fantastic folklore
to frightening
future, from
houses of deadly
haunts to realms
of dark sexuality.
Powerful and
sensual,
disturbing and
triumphant,
these tales
explore the
surface of
modern
existence...and
delve under the
skin of eternal
legends..."



Salt Fish Girl
Larissa Lai
(Thomas Allen
Publishers
2002)

From the book
jacket:

"*Salt Fish Girl* is
the mesmerizing
tale of an
ageless female
character who
shifts shape and
form through
time and place.
Told in the
beguiling voice
of a narrator
who is fish,
snake, girl, and
woman — all of
whom must
struggle against
adversity for
survival — the
novel is set
alternately in
nineteenth-
century China
and in a
futuristic Pacific
Northwest..."



Permanence
Karl Schroeder
(Tor 2002)

From the book
jacket:

"Young Rue
Cassels of the
Cycler Compact
— a civilization
based around
remote brown
dwarf stars — is
running from her
bullying brother,
who has
threatened to
sell her into
slavery.... This is
Rue's quest to
visit and claim
[an abandoned
starship] and its
treasures, set
against a
background of
warring empires,
strange alien
artifacts, and
fantastic
science..."



**Dead Man's
Gold**
Paul Yee
(Douglas &
McIntyre
2002)

From the book
jacket:

"The characters
in these stories
are men and
women, rich and
poor, greedy and
good, young and
old — all
Chinese
immigrants
struggling to
make new lives
for themselves
in North
America. Yet
wherever they
go, they are
followed by
reminders of the
home country —
the curse of a
friend betrayed,
the ghost of a
faithful spouse,
the spirit of a
dead parent..."

Biological Transmission of Language Flatworms, Chomsky, and Alien Sex

Discussion has been edited for length.

Celu Amberston

I'd like to ask a biological question about a species of aliens I'm creating. (These creatures live on a post-technological planet where the possibility of mutation is extremely common.) Is there any scientific evidence that language on a hypothetical alien world could be biologically transmitted? I'm not only speaking of parent to child. As my human exiles are metabolically changed to survive on this world, can they also be taught how to communicate with the natives by ingesting a substance that imparts the memory codes for the native languages?

Aaron V. Humphrey

I remember some stories in the 70's/80's where you could supposedly inject messenger RNA into somebody to teach them a skill. But I would wager that alien species would have nowhere near the same genetic code, even if a nucleic acid-based genetic mechanism was likely. And I think the RNA thing has been since discredited. Similarly, alien brain structures might be radically different. The chances that one of their language areas would map onto ours, if they even have the same kind of brain cells, would be highly unlikely.

Sandra Kasturi

What about those experiments with... some kind of worm? Where the researchers taught one worm to "run" a maze, then fed pieces of that worm to another worm, who then knew how to run the maze simply from ingesting the first worm? Then again, humans also have traditions of eating various characteristics... e.g. eat the liver/heart of your enemy so that you acquire his knowledge/skills/courage...

Sally Sproule

Ah yes. The friendly and useful planaria, a type of flatworm. I vaguely remember working with the little darlings years and years ago in biology at U of T. It was actually more along the lines of turning towards (or away from, I forget) light with slightly more alacrity, rather than running a maze (I think). These were pretty dim little critters.

Robert Runte

I use this study in my grad course on research methods as an example of how

"Is there any scientific evidence that language on a hypothetical alien world could be biologically transmitted?"

- CELU AMBERSTON

careless research can give wrong results. When I describe the experiment, everyone over 40 nods and says they remember reading about this in their biology texts. Only, turned out that the experiment was completely wrong and feeding ground up planaria to the next generation does not allow them to learn from their predecessor's RNA. The experimenters were not cleaning their maze sufficiently between runs, and the flatworms leave a chemical trail behind them as they travel so that other flatworms may follow.

Jean-Louis Trudel

You might want to read:

The Neuropsychology of Learning and Memory: <http://clawwww.lmu.edu/faculty/lswenson/Learning511/L15NPSY.html>

Investigations of the Cellular Bases of Memory: <http://psychology.dur.ac.uk/teaching/dps0rwk/bpp2mem1.html>

This all reminds me a bit of Harry Collins' work on Weber's early effort with gravitational wave detectors (see *Changing Order* and other publications); while I have issues with his conclusions, his evidence does show how different scientists will have different explanations for the rejection of an experimenter's

result. Something similar was probably at work with the planaria – it sounds like more than one explanation for the failure of those experiments enjoy currency within the broader community.

Peter Watts

Depends on what you mean by "language". Bumblebees not only navigate based on high-contrast visual cues and solar elevation, but they communicate that information by wiggling their butts at each other; that's quite sophisticated information exchange, and it's completely

hardwired. If that's the avenue you go for, your aliens will know their own language from birth but would be completely incapable of learning any new words.

Language as it's more conventionally understood would be pretty hard to "inherit" genetically. Chomsky hijacked the whole linguistic field for decades with his assertion that universal linguistic rules are wetwired into us, but he didn't have any neurological evidence for that--he was just drawing conclusions from his observation that so many human languages, (presumably) independently evolved, should share so many characteristics. In the past couple of years, there've been a couple of papers suggesting that we do, in fact, have some kind of neurological language laws burned into us at birth, but it's all preliminary so far.

Even if Chomsky's right, his universal grammar still leaves us with a shitload of languages, most of them mutually incomprehensible. Learning any one language requires the use of our brains, and the specific wiring of our brains is not genetically predetermined. That is, there's no gene for "connect dendrite-a to axon-b", there are only a bunch of generalized genetic instructions that say "glial cells, MIGRATE. Neurons, HALT". The genes code for the development of layers of cells, and overall macrostructures, but the individual synapses are pretty much sink-or-swim. Certainly we're programmed with powerful instincts and imperatives, but those are pretty basic; I don't see how

Biological Transmission of Language (cont'd)

CONTINUED FROM PAGE 21

the kind of high-res wiring diagrams necessary for a specific language could be inherited, even assuming genetic engineering.

What about a language based on pheromones? Those seem to tap into innate responses in a big way, and potentially they might be variable enough to support the equivalent of a spoken language, complexity-wise...

Aaron V. Humphrey

There are other persuasive theories as well [other than Chomsky], like Bengtson and Ruhlen's that there was a single mother tongue, which Ruhlen goes into in *The Origin of Language*. If there was a single original human language, then that would explain a certain commonality between languages. If it's true, then languages may, like biological organisms, be something that seems different on the surface because of cosmetic changes, but have underlying similarities because they started with the same materials.

Glenn Grant

I would say biological transmission of language (or skills or any other learned behaviour) would be highly unlikely in a naturally evolved species. But your aliens have tampered with themselves in the past, so it's possible that they've designed their offspring to acquire language genetically and/or metabolically.

The question then becomes: why stop at language? The end result of that line of reasoning can be seen in *The Child Garden*, by Geoff Ryman, in which nobody reads anymore because all knowledge is transmitted through brain-altering viruses. All politically acceptable knowledge, that is...

I find human/alien compatibility of any kind to be a highly suspect SF concept. Okay, so you've tweaked the humans' gut flora so that they can digest alien food – iffy, but not necessarily impossible – and altered their histocompatibility genes so they don't have terrible allergic reactions

when exposed to local biomolecules. Fine. But I would say that the only way for the humans to acquire the alien's languages biologically would be if: 1) the human explorers knew about the alien's language-transmission system, and 2) human colonists were then genetically designed to have a kind of "interface", allowing them to acquire the alien languages the way the aliens do. Even then, there might be enormous compatibility problems.

In *Pennterra*, Judith Moffett has her

"Why stop at language?"

- GLENN GRANT

human colonists affected by the sexual hormones of their alien neighbours. Not merely unlikely, but impossible. (Unless we assume some shared genetic heritage between humans and the aliens).

Peter Watts

While I agree with Glenn in principal, there are a few things we could expect from any evolving life-form, alien or otherwise. If they've got parasites, chances are they'll evolve sex; and they'll probably only evolve *two* sexes, for reasons I'd blather on about over beers, but not here. (You're welcome.) Also, panspermia is really getting popular these days, and if that turns out to be true, life on Mars, Europa, Earth, and God knows how much further out might all have the same biochemical ancestry. Meaning that, while I'd certainly lay no odds on humanoid Martians with bumpy heads, certainly a fair amount of the basic gene codes might be the same.

Sure, you want your aliens to be "alien" – but you also want them to make biological sense, and that imposes constraints on how different they can be. You ask me, all those trisexual beings we run into in *The Gods Themselves* and *Alien Nation* represent lame-ass attempts at difference for its own arbitrary sake.

Celu Amberston

Peter, after reading Le Guin's books I began thinking that evolution, at least for humans, took a bad turn when sex roles were fixed biologically. I liked her idea of a neuter species that went into – not sure

of the spelling – "Cimmer", and the partners could swing either way to have children. If men had to birth children, maybe they wouldn't be so quick to see war as a solution to a problem. Would such a system be in harmony with your parasite reasoning?

Peter Watts

"Kemmer", I think the term was. But you're talking about gender here, not sex. Sex simply involves the shuffling of two sets of genes, and there's no intrinsic reason why those

genes would have to meet up in the guise of sperm-vs.-egg.

Isogametic sex, in which each parent produces the same kind of germ cell, would work just as well in theory. That's probably the way sex originally kicked off here on Earth.

You get into Gender when someone realizes they can save resources by short-changing their partner – pass on your genes, but skimp on the nutrient mass that goes along with them. That allows you to produce more gametes, more cheaply, but it forces your partner to make up the shortfall by adding more nutrient mass onto *its* gametes – making them more expensive to produce, hence produced in fewer numbers. This leads to a kind of snowball effect in which, ultimately, one set of partners shoots throw-away gene-delivery devices by the millions, while the other produces only a few massive, nutrient-laden gametes that have to be cared for and nurtured.

That anisogamy resonates up from the microscopic and informs our bodies and our behaviour. Of course, it's a complex system, and frequently mangled by oversimplistic dogma based more on politics than biology: the image of women as peaceful nurturers while men are warriors is a case in point. Women (and female mammals generally) are far more vicious than they're given credit for.

But I think we already plumbed that issue on a separate thread, a few months back... ☞

To join the SF Canada listserv, contact Ed Willett, Administrative Assistant. You must be a member to join.

Summer Reading List

Thanks to M. D. Benoit, Donna Farley, Mici Gold, Sandra Kasturi, Derryl Murphy, Holly Phillips and Sally Sproule for their suggestions.

Douglas Adams
The Salmon of Doubt

A tantalizing glimpse into a fascinating personality. Largely composed of columns, articles, interviews, and a bit of his last, unfinished Dirk Gently novel.

Luanne Armstrong
The Bone House

Canadian semi-apocalyptic novel set in Kootenay, BC, after the evil megacorporations have ruined the environment in most parts of the world. Very thoughtful and meditative book, very character-driven.

Carol Berg
Books of the Rai-kirah (Transformation, Revelation, Restoration), Song of the Beast

A new author who writes unique fantasy with excellent character development. Definitely more than the usual sword and sorcery.

Jennifer Crusie
Faking It, Welcome to Temptation, Fast Women

Totally fun, sexy, character-driven romances.

Suzette Hayden Elgin
Native Tongue

Written in the 60s, this book is still evocative and rage-provoking. In a future dystopia of a world ruled entirely by men, women are only a small step above cattle. But in the end, the pen, or rather, the tongue is mightier than the sword, as the oppressed women begin to create their own language.

Gemma Files
Kissing Carrion

Gemma's first short-story collection, out now from Prime Books. Probably one of the finest short story writers working in the horror genre, or, really, any genre, today.

Robin Hobb
The Farseer series (Assassin's Apprentice, Royal Assassin, Assassin's Quest)

Great characterization, narrative tension that never lets up, intriguing world-building and an excellent portrayal of the price of magic as addiction.

Tanya Huff
Long Hot Summoning

The enjoyable follow-up to *Summon the Keeper* and *The Second Summoning*.

Sandra Kasturi, ed.
The Stars as Seen from this Particular Angle of Night
SF/F/H poems, some thought-provoking and some hilarious, by SF Canada members and other Canadians, plus UK, US and Aussie poets.

Erik Larsen
The Devil in the White City
Larsen takes us back to Chicago and the Columbian Exposition, the World's Fair of 1898, and couples the story of the chief architect of that triumph with the story of the man who was possibly America's first serial killer, operating in Chicago at the same time. A great sense of place and time in this book.

George D. McDonald
The Princess and the Goblin
Wonderful fairy tale/ fantasy stuff, and written back in the day when writers didn't talk down to children.

Maureen F. McHugh
Nekropolis

Ultimately about what it is to be human, in strange Morocco of the future where a woman allows herself to become a semi-slave, only to fall in love with a "harni" – a biological construct that most consider obscene.

Richard K. Morgan
Altered Carbon

In the twenty-fifth century, humans are able to store their consciousness in a cortical stack at the base of the skull. Your body dies, but as long as your stack is intact, you're still alive. Immortality. For convict Takeshi Kovacs, it means an eternity of jumping into "borrowed" bodies to serve his sentence.

Donna Tartt
The Little Friend

It's rare to find a book that deals with a girl protagonist, but involves such "typically male" concepts as honour, revenge, pride, etc.

Peter Watts
Maelstrom

Full of troubled and weird characters caught in the middle of big, complicated, earth-altering events.

P. G. Wodehouse
Right Ho, Jeeves, The Mating Season, The Code of the Woosters

Bertie Wooster tries to help his friends, but when their schemes go awry, his resourceful valet Jeeves must save the day. Delightfully exemplifies the plotting adage "things get worse". 📖